MA COUSINE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre des Variétés, le 27 octobre 1890

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR :

Format grand in-18 jésus.

L'ATTACHÉ D'AMBASSADE, comédie en trois actes.
LES BOURGUIGNONNES, opéra comique en un acte.
LE CAFÉ DU ROI, opéra comique en un acte.
LES CURIEUSES, comédie en un acte.
DÉCORÉ, comédie en trois actes.
DUCHESSE MARTIN, comédie en un acte.
L'ÉCHÉANCE, comédie en un acte.
L'ÉLIXIR DU DOCTEUR CORNÉLIUS, op. com. en un acte.
L'ÉTINCELLE, comédie en un acte.
FABIENNE, comédie en trois actes.
GARDE-TOI, JE ME GARDE, comédie en un acte.
GOTTE, comédie en quatre actes.
UNE HEURE AVANT L'OUVERTURE, prologue en un acte.
MARGOT.
NINA LA TUEUSE, comédie en un acte.
LE PETIT-FILS DE MASCARILLE, comédie en cinq actes.
SUZANNE ET LES DEUX VIEILLARDS, comédie en un acte.
VERT-VERT, opéra comique en trois actes.
VILLÉGIATURE, comédie en un acte.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 19108-10-96. —(Encre Lorilleux)

MA COUSINE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

HENRY MEILHAC

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—

1897

PERSONNAGES

CHAMPCOURTIER	MM.	BARON
RAOUL, baron d'Arnay-la-Hutte		RAYMOND
GASTON		COOPER
RIQUETTE, comédienne.	Mmes	G. RÉJANE
CLOTILDE, baronne d'Arnay-la-Hutte . . .		CROUZET
VICTORINE, femme de Champcourtier. . .		LENDER
MADAME BERLANDET, manicure. . . .		CROSNIER
ROSALIE.		DEVILLE

A Paris, de nos jours.

MA COUSINE

ACTE PREMIER

Le boudoir de Riquette.

SCÈNE PREMIÈRE

RIQUETTE, sur sa chaise longue. Elle y restera jusqu'à la fin de l'acte.
MADAME BERLANDET, en train de lui faire les ongles.

MADAME BERLANDET.

Vous êtes nerveuse, il n'y a pas à dire, vous êtes nerveuse.

RIQUETTE.

Je m'ennuie.

MADAME BERLANDET.

Elle est forte, celle-là!... Vous vous ennuyez, vous?

RIQUETTE.

Oui, moi!

MADAME BERLANDET.

Cela n'est pas possible.

RIQUETTE.

Cela est, pourtant.

MADAME BERLANDET.

Jolie comme vous l'êtes, et riche... adorée par ce qu'il y a de mieux...

RIQUETTE.

C'est pour Gaston que tu dis cela?

MADAME BERLANDET.

Naturellement. Vous ne vous aimez donc plus tous les deux?

RIQUETTE.

Si fait, nous nous aimons toujours, mais je m'ennuie tout de même.

MADAME BERLANDET.

Malgré les applaudissements du public, malgré vos succès?

RIQUETTE, *dédaigneuse.*

Oh!

MADAME BERLANDET.

Vous n'allez pas me dire que cet hiver, au théâtre, vous n'avez pas eu un succès à tout casser!... On s'en abîmait les mains, dans les principaux cercles.

RIQUETTE.

Tu es sûre?...

MADAME BERLANDET.

Heureusement, j'ai inventé une pâte... oui, quand on s'était abîmé les mains à force de vous applaudir, on n'avait qu'à prendre ma pâte et qu'à frotter légèrement... au bout d'un quart d'heure, il n'y paraissait plus.

RIQUETTE.

Et le soir, on pouvait recommencer?

MADAME BERLANDET.

Parfaitement.

RIQUETTE.

Le théâtre, c'est bien quelque chose... (Se redressant sur sa chaise longue.) Mais qu'est-ce que cela me fait d'être applaudie, quand je sens moi-même que je ne donne pas tout ce qu'il y a en moi, tout ce que je pourrais donner?

MADAME BERLANDET.

Pourquoi ne donnez-vous pas?... Moi, à votre place, je lâcherais tout une bonne fois.

RIQUETTE, retombant.

Est-ce que je peux, avec ce que l'on me fait jouer? Les auteurs ne me comprennent pas.

MADAME BERLANDET.

Ah! voilà!

RIQUETTE.

S'ils me comprenaient, vois-tu, ils me feraient une pièce.

MADAME BERLANDET.

Quelle pièce?

RIQUETTE.

Je ne sais pas, mais ils devraient savoir, eux, puisque c'est leur état... Une pièce où je serais tour à tour spirituelle, enjouée, mélancolique, dévouée, chevaleresque...

MADAME BERLANDET.

Il faudrait cinq actes.

RIQUETTE.

Pourquoi faudrait-il ?...

MADAME BERLANDET.

Dame! pour mettre tout ça.

RIQUETTE.

Tu peux rire; tu as de la chance.

MADAME BERLANDET.

C'est grave, décidément. Voulez-vous que je vous tire les cartes?

RIQUETTE.

Non, pas aujourd'hui. Tu ne t'ennuies jamais, toi?

MADAME BERLANDET.

Quelquefois... la nuit.

RIQUETTE.

Oh!

MADAME BERLANDET.

Mais jamais dans la journée, jamais, jamais... Je n'ai pas le temps, d'abord : les pieds de celle-ci, les mains de celle-là!... En voilà, une main!... Je n'en ai jamais vu de pareille.

RIQUETTE.

Tu dis ça souvent?

MADAME BERLANDET.

A tout le monde!... Mais, cette fois-ci, c'est sincère... Quand j'ai fini avec une cliente, il faut que je coure chez l'autre, sans compter les lettres que j'apporte et les réponses que je remporte. (Elle prend les petits ciseaux.) Et, s'il n'y avait que cela, mais il y a... ne bougez pas... mais il y a autre chose. Je suis manicure, pas vrai?

RIQUETTE.

Tu le dis.

MADAME BERLANDET.

Et je m'en vante. Quand on a l'honneur de compter dans sa clientèle l'illustre mademoiselle Riquette, l'étoile acclamée du théâtre des Folies-Amoureuses... et je n'ai pas que vous... J'ai des femmes du monde... des comtesses, des marquises... A propos, celle de Château-Lansac vous fait bien ses amitiés... Elle m'a chargée de vous demander de vos nouvelles.

RIQUETTE.

Tu la remercieras, n'oublie pas...

MADAME BERLANDET.

Je vais faire un nœud... Le métier n'est pas mauvais, je vous prie de le croire, et je n'y renonce pas, mais je fais autre chose, maintenant.

RIQUETTE.

Tu tires les cartes!...

MADAME BERLANDET, en riant.

Au besoin, et je place du vin de Champagne, mais ce n'est pas là ce que j'appelle faire autre chose... les cartes, le vin de Champagne, ça fait partie de la profession.

RIQUETTE.

Pardon! j'ignorais.

MADAME BERLANDET.

Non. Quand je dis que je fais autre chose, ça veut dire que je fais vraiment autre chose : je loue des appartements meublés.

RIQUETTE.

Depuis quand?

MADAME BERLANDET.

Depuis huit jours. J'en avais assez de mon petit appartement des Batignolles; j'en ai loué un plus grand à Passy, 33, rue des Bassins. J'ai gardé pour moi la cuisine et une seule chambre; le reste de l'appartement, je le loue en garni.

RIQUETTE.

Et ça marche, ton nouveau commerce?

MADAME BERLANDET.

Je n'ai pas à me plaindre; ce matin, j'ai reçu la visite d'un monsieur très bien. Il a vu l'appartement; je lui ai fait remarquer que les meubles étaient presque neufs. Il m'a répondu que les meubles étaient infects, et que si nous faisions affaire ensemble, il me demanderait la permission d'en apporter d'autres, plus jolis. Je n'ai pas élevé d'objections et il a fini par louer, parce qu'il était enchanté du voisinage.

RIQUETTE.

Quels sont donc les voisins ?

MADAME BERLANDET.

Il n'y en a pas.

RIQUETTE.

Il est jeune, ton monsieur très bien ?

MADAME BERLANDET.

Oui, assez jeune.

RIQUETTE.

Il doit être l'amant de quelque femme mariée, et c'est pour la recevoir, probablement.

MADAME BERLANDET.

C'est ce que j'ai pensé... aussi, comme j'ai de bons principes, j'ai d'abord essayé de le décourager.

RIQUETTE.

Qu'est-ce que tu as fait pour cela ?

MADAME BERLANDET.

Je lui ai demandé un prix énorme... Il l'a donné sans faire d'observations, et il a payé d'avance : dès lors, ma conscience était en repos ; j'avais fait ce que j'avais pu pour empêcher...

Entre Gaston.

SCÈNE II

Les Mêmes, GASTON.

GASTON.

Bonjour, Riquette.

RIQUETTE.

Bonjour, tu vas au Bois?

GASTON.

Oui...

RIQUETTE.

Qu'est-ce que tu as fait de ton cheval?

GASTON.

Je l'ai confié à un commissionnaire; je n'ai pas voulu passer devant chez toi sans monter t'embrasser.

RIQUETTE, se laissant embrasser.

C'est gentil, ça.

GASTON.

Bonjour, madame Berlandet, je suis enchanté de vous trouver là... Je viens justement de me casser un ongle.

MADAME BERLANDET.

Voyons... Vous n'auriez pas besoin de cigares, monsieur Gaston?... J'en ai d'excellents pour le moment.

RIQUETTE, *riant.*

Les cigares, ça fait aussi partie de la profession ?

GASTON.

Merci, madame Berlandet (*Madame Berlandet a fini d'arranger l'ongle de Gaston*) et envoyez-moi de vos cigares, s'ils sont aussi bons que vous le dites.

RIQUETTE.

Rien de nouveau, aujourd'hui, pas de potins ?

GASTON, *en souriant.*

Depuis que nous nous sommes quittés, je n'ai guère eu le temps... Ah ! si, pourtant... un de mes camarades, qui m'a conduit jusqu'à ta porte, vient de m'en raconter un assez joli.

RIQUETTE.

Lequel? dis vite.

GASTON.

La petite baronne d'Arnay-la-Hutte se serait tout dernièrement aperçue que son mari la trompe avec la femme de Champcourtier.

RIQUETTE.

Quel Champcourtier ? Celui du cercle ?

GASTON.

Il n'y en a qu'un, je crois. La nouvelle fait frétiller d'aise toute notre brillante jeunesse. On se demande si la petite baronne voudra se venger et avec qui elle se vengera. Celui-là ne sera pas malheureux.

MADAME BERLANDET.

Je connais le baron, moi! Le baron d'Arnay-la-Hutte, je le connais!...

RIQUETTE.

C'est un de tes clients?

MADAME BERLANDET.

Non... quand je dis que je le connais, non, je ne le connais pas... mais une de mes amies, qui est ouvreuse à l'Opéra, m'a conté sur lui une drôle d'histoire. Il venait d'avoir vingt et un ans... sa mère, qui avait été une gaillarde, l'a fait appeler... « Mon fils, lui a-t-elle dit, j'ai un aveu à vous faire... Vous n'êtes pas le fils de mon mari. Vous êtes le fils du comte Briquet. — Ah! ma mère, quel coup vous me portez! J'avais toujours cru que c'était le duc de Mora qui était mon père! »

RIQUETTE.

Et comment l'anecdote a-t-elle été connue? Qui est-ce qui l'a racontée? Est-ce la mère, est-ce le jeune homme?

MADAME BERLANDET.

C'est le jeune homme : la chose, il paraît, lui avait été tellement sensible qu'il ne pouvait s'empêcher d'en parler à tout le monde...

Elle a fini, elle se lève et remet dans son sac ses ciseaux, ses limes, etc.

RIQUETTE.

Il n'est pas bien fort, ton baron...

GASTON.

Non, il n'a pas l'air.

RIQUETTE.

Moi, je ne connais pas ce baron d'Arnay-la-Hutte, mais je connais M. Champcourtier... Quand j'ai joué au cercle, il s'est fait présenter. Il vient me voir de temps en temps.

GASTON.

Et sa femme, tu ne la connais pas ?

RIQUETTE.

Non ; elle est jolie ?

GASTON.

Très jolie.

RIQUETTE.

Comment alors a-t-elle pu prendre pour mari une pareille caricature ?

GASTON.

Champcourtier a une grosse, une très grosse fortune ; sa femme n'avait pas le sou.

MADAME BERLANDET.

Et voilà comment l'on a tort de se marier quand on est riche, et que l'on n'est pas joli ! joli ! Sa femme l'a épousé parce qu'il était riche, et elle le trompe parce qu'il est...

RIQUETTE.

Parce qu'il est son mari.

GASTON.

Ce pauvre Champcourtier !

Entre Rosalie.

SCÈNE III

LES MÊMES, ROSALIE.

ROSALIE, donnant à Riquette une carte.

Ce monsieur demande si mademoiselle peut le recevoir.

RIQUETTE, regardant la carte.

Oh ! par exemple !

GASTON, lisant la carte par-dessus l'épaule de Riquette.

Étienne Champcourtier !

MADAME BERLANDET.

Allons donc !... (Riquette lui montrant la carte.) C'est vrai, pourtant... Quand on parle du bœuf, on en voit les...

RIQUETTE, sévèrement.

Berlandet !...

MADAME BERLANDET.

Recevez-le, hé? ça nous amusera!

ROSALIE.

J'ai dit que mademoiselle n'était pas seule... ce monsieur a répondu qu'il attendrait... Il désire parler à mademoiselle en particulier.

GASTON.

Hé, là !...

RIQUETTE.

Tu es jaloux ?

GASTON.

Non, j'ai confiance, et je me sauve.

RIQUETTE.

Tu reviendras quand tu auras fait ton tour ?

GASTON.

Certainement... Venez-vous, madame Berlandet ?

RIQUETTE.

Prenez par là... et soyez sages, au moins, tous les deux !... N'allez pas profiter de ce que vous êtes seuls...

MADAME BERLANDET.

Oh ! pouvez-vous croire ? J'irais, moi, faire du chagrin à ma meilleure cliente... Ah ! si vous n'étiez pas ma meilleure cliente !...

RIQUETTE, envoyant du bout des doigts un baiser à Gaston.

A tout à l'heure !

GASTON.

Oui, à tout à l'heure !

Il sort avec madame Berlandet.

RIQUETTE, se pose sur la chaise longue.

Qu'est-ce que c'est ? Oh ! c'est mon rôle... J'avais promis de l'étudier chez moi... Bon ! Il sera temps de l'apprendre au théâtre, pendant les répétitions... (A Rosalie.) Maintenant, faites entrer M. Champcourtier.

Rosalie sort. — Entre Champcourtier.

SCÈNE IV

RIQUETTE, CHAMPCOURTIER.

CHAMPCOURTIER.

Bonjour, ma toute belle.

RIQUETTE, elle le regarde pendant un instant, puis elle éclate de rire.

On a beau en voir souvent, toutes les fois qu'on en voit un, cela fait plaisir.

CHAMPCOURTIER.

Je ne comprends pas.

RIQUETTE.

Je parle des gens d'esprit, et je dis que l'on a beau en voir souvent, toutes les fois que l'on en voit un...

CHAMPCOURTIER.

Ah bien ! c'est très aimable ce que vous me dites là.

RIQUETTE.

N'est-ce pas ? (Elle rit par soubresauts.) Ne faites pas attention, je suis un peu nerveuse, la manicure me le faisait remarquer tout à l'heure... et quand je suis dans cet état-là, je ne puis pas m'empêcher... il y en a qui pleurent, moi je ris.

CHAMPCOURTIER.

Si vous ne vous sentez pas à votre aise, je puis vous soigner... Vous savez que j'ai été médecin.

RIQUETTE.

Oui, j'ai entendu dire... médecin médiocre, il me semble..

CHAMPCOURTIER.

J'étais un âne.

RIQUETTE.

Vous devez exagérer.

CHAMPCOURTIER.

Pas le moins du monde. C'est à cela que je dois mes trois cent mille livres de rente! Un cousin à moi, un cousin excessivement riche, était souffrant. Il me demanda de venir le soigner, je refusai, je refusai donnant pour prétexte que j'étais un âne et que je craignais, s'il se faisait soigner par moi... Mon cousin fut tellement touché de ce trait qu'il me laissa toute sa fortune... Il mourut au bout de quinze jours.

RIQUETTE.

Ah ! un autre s'en était chargé ?

CHAMPCOURTIER.

Oui.

RIQUETTE.

Mes compliments... Voulez-vous, maintenant, me dire à quoi je dois l'honneur d'une visite...?

CHAMPCOURTIER.

A quoi vous devez l'honneur ?

RIQUETTE.

Oui, voulez-vous me dire...?

CHAMPCOURTIER.

Je n'ose pas.

RIQUETTE.

Vous m'étonnez.

CHAMPCOURTIER.

Ma parole d'honneur, je n'ose pas...

RIQUETTE.

Vous m'étonnez de plus en plus... (Hautaine.) Ce n'est pas, j'aime à croire...

CHAMPCOURTIER.

Ce n'est pas?...

RIQUETTE, pudique.

Mais...

CHAMPCOURTIER.

Oh non !

RIQUETTE.

A la bonne heure.

CHAMPCOURTIER.

Ce : « oh non ! » ne peut pas vous blesser... J'ai épousé, il y a six mois, une fort jolie femme. Je voudrais bien ne pas la tromper avant l'année révolue... Cependant, si vous l'exigiez absolument.

RIQUETTE.

Non, non, je vous remercie.

CHAMPCOURTIER.

J'ai un tel désir d'obtenir ce que je suis venu vous demander que je n'hésiterais pas.

RIQUETTE.

Faites-moi l'amitié de vous tenir tranquille... Je ne le sais toujours pas, ce que vous êtes venu me demander.

CHAMPCOURTIER.

C'est vrai, il faut que je me décide !

RIQUETTE.

Il me semble.

CHAMPCOURTIER.

Eh bien... puisque vous m'y forcez... J'ai... J'ai fait une petite pièce. (Il tire de sa poche un manuscrit énorme.) Une petite pièce à deux personnages... Mon rêve serait que cette petite pièce fût jouée par vous.

RIQUETTE.

Aïe

CHAMPCOURTIER.

Cela ne ressemble pas à ce que vous jouez tous les jours. Non, c'est une pièce où, dès le premier mot, l'on reconnaît qu'elle a été pensée, qu'elle a été écrite par un homme du monde.

RIQUETTE.

Cela s'appelle ?

CHAMPCOURTIER, timide.

Le Piston d'Hortense.

RIQUETTE.

Vous dites ?

CHAMPCOURTIER.

Je dis : « *Le Piston...* » J'ai mis « le piston », mais si ce instrument vous inspirait la moindre répugnance...

RIQUETTE, bonne fille.

Mais non, mais non...

CHAMPCOURTIER.

Il y a deux personnages... Hortense et le Piston. Vous, vous joueriez Hortense ! J'avais pensé un instant à vous faire jouer le rôle du piston, mais il m'a semblé que, dans une pièce faite par un homme du monde, ce genre de plaisanterie...

RIQUETTE.

Et comment l'idée vous est-elle venue d'écrire une pièce ?

CHAMPCOURTIER.

C'était au cercle... On parlait de la représentation que l'on devait donner, et l'on se plaignait de ne rien avoir de bon... Quelqu'un m'a dit : « Champcourtier, pourquoi ne nous faites-vous pas quelque chose ? » J'étais de bonne humeur, je venais de gagner à l'écarté. J'ai répondu : « Vous voulez que je vous fasse quelque chose ? Eh bien ! c'est bon, je vous ferai quelque chose. »

RIQUETTE.

Et vous avez fait *le Piston d'Hortense.*

CHAMPCOURTIER

Oui, j'avais lu dans le journal l'histoire de ce mari qui avait tiré sur sa femme une demi-douzaine de coups de

revolver parce qu'elle prétendait l'empêcher d'aller au café... Il y avait là un point de départ.

RIQUETTE.

C'est ça, votre pièce?

CHAMPCOURTIER.

J'ai tourné la chose au comique.

RIQUETTE.

Ah ! bien.

CHAMPCOURTIER.

J'ai remplacé le revolver par un cornet à piston.

RIQUETTE.

C'est plus gai.

CHAMPCOURTIER.

Hortense, — je ne vous ennuie pas? — jeune fleuriste, est aimée par un jeune piston. Celui-ci voudrait sortir pour aller faire la noce avec des camarades, mais Hortense à fermé la porte à double tour et caché la clef. Le jeune piston, pour décider la jeune fleuriste à lui dire ce qu'elle a fait de la clef, lui joue, coup sur coup, plusieurs morceaux de son répertoire.

RIQUETTE.

C'est gentil, ça.

CHAMPCOURTIER.

Le reste est mieux.

RIQUETTE.

Vous avez dû mettre pas mal de temps?

CHAMPCOURTIER.

Je n'ai pas compté ; j'ai commencé un lundi, j'ai fini un mardi... mais je ne sais pas au juste combien il y avait eu de semaines.

RIQUETTE.

Vous écrivez vite ?

CHAMPCOURTIER.

Cela dépend de l'inspiration... Quand elle vient, cela va tout seul ; quand elle ne vient pas, j'ai un moyen bien simple de la faire venir.

RIQUETTE.

Quel moyen ?

CHAMPCOURTIER.

Je fais venir ma femme.

RIQUETTE.

Eh !

CHAMPCOURTIER.

Je vous ai dit qu'elle était très jolie... Je la prie de me regarder, de sourire... Je lui fais prendre des poses gracieuses... Je l'embrasse, quand c'est absolument nécessaire... alors, ça va...

RIQUETTE.

Ça ne l'ennuie pas, votre femme?

CHAMPCOURTIER.

Elle n'a que cela à faire.

RIQUETTE.

Oh! alors...

CHAMPCOURTIER.

Eh bien?

RIQUETTE.

Eh bien, quoi?

CHAMPCOURTIER.

Vous consentez, pas vrai?... Vous jouerez *le Piston d'Hortense?*

RIQUETTE.

Au cercle?

CHAMPCOURTIER.

Au cercle ou dans le monde, s'il se présente une occasion.

RIQUETTE.

Que voulez-vous que je vous dise?... Laissez-le-moi, votre *Piston*... Je le lirai... et si la chose me paraît possible...

CHAMPCOURTIER.

Si vous étiez gentille, vous me permettriez de vous le lire tout de suite.

RIQUETTE.

Oh! non!

CHAMPCOURTIER.

Il suffira d'une petite heure... (Lisant.) « Scène première : Hortense. Le Piston. »

RIQUETTE.

Mais non, mais non...

Entre Rosalie.

SCÈNE V

LES MÊMES, ROSALIE.

ROSALIE.

Voici une lettre qu'une jeune personne m'a priée de remettre à mademoiselle... Elle a beaucoup insisté.

RIQUETTE.

Elle n'a pas dit son nom, cette jeune personne?

ROSALIE.

Mademoiselle Florestine.

RIQUETTE.

Elle est là?

ROSALIE.

Oui, mademoiselle.

RIQUETTE.

Faites-la entrer dans cette chambre... Vous viendrez ensuite chercher M. Champcourtier.

Rosalie sort.

CHAMPCOURTIER.

Je vais toujours vous dire la scène deuxième : « Le Piston : Je te dis que si. — Hortense : Je te dis que non. »

RIQUETTE.

Mais non, mais non... Je ne veux pas maintenant. Laissez-moi votre manuscrit. Je vous écrirai un petit mot.

CHAMPCOURTIER.

Laissez-moi au moins vous chanter le duo...

RIQUETTE.

Il y a un duo?

CHAMPCOURTIER.

Certainement, il y en a un.

Il chante.

Quand Géraudel inventa sa pilule
Le monde entier se trouva soulagé.

ROSALIE, entrant.

Madame, cette demoiselle attend.

CHAMPCOURTIER, indiquant la porte.

Maintenant, il faut...? (Riquette incline la tête en souriant.) Ma toute belle... Et vous savez, si vous avez envie de me demander des changements, ne vous gênez pas.

RIQUETTE.

Vous en serez quitte pour faire prendre à madame Champcourtier quelques nouvelles poses gracieuses.

CHAMPCOURTIER.

Ne me faites pas trop attendre... Songez que c'est mon premier ouvrage... Je suis ému comme un enfant.

Il sort.

SCÈNE VI

RIQUETTE, CLOTILDE.

Après la sortie de Champcourtier, Rosalie ouvre une porte.

ROSALIE.

Si vous voulez venir, mademoiselle.

Entre Clotilde, très émue et très voilée. Rosalie sort.

RIQUETTE.

Je ne vous cacherai pas, mademoiselle, que vous m'intriguez singulièrement... Vous vous appelez Florestine, dites-vous, et vous venez me demander ce que je pense de la vie de théâtre?

CLOTILDE.

C'est un prétexte que j'ai pris.

RIQUETTE.

Un prétexte?

CLOTILDE.

J'ai plusieurs fois entendu parler de vous, mademoiselle. Je sais que non contente d'être une artiste de grand talent, vous êtes une personne d'un très rare mérite. On m'a cité de vous des traits dont pourrait s'honorer la femme la plus irréprochable, la plus fière de son nom.

RIQUETTE.

Je vois qu'avant de mettre les pieds chez moi, vous avez

tenu à prendre vos informations, j'en suis on ne peut plus reconnaissante à mademoiselle Florestine, mais...

CLOTILDE.

Je ne m'appelle pas Florestine... Je m'appelle Clotilde, baronne d'Arnay-la-Hutte.

RIQUETTE, voulant se lever.

Madame...

CLOTILDE.

Oh! je vous en prie, restez... Ce que je vous demanderai avant tout, c'est de ne pas faire avec moi plus de cérémonies que vous n'en feriez avec... mademoiselle Florestine.

RIQUETTE.

Je vous obéis, madame.

Elle indique une chaise. Clotilde s'assied.

CLOTILDE.

J'ai dans les mains, depuis cinq ans, une lettre qui vous est adressée... Je pouvais à mon choix vous la faire remettre ou la garder... la voici.

RIQUETTE.

Je vous en prie, madame. (Clotilde s'assied. Riquette continue à part.) Ah çà! mais je change d'emploi... (Elle lit la lettre tout en jetant de temps en temps des regards sur Clotilde.) Je change d'emploi, décidément... (Haut.) Ma mère était une comédienne très jolie, mais qui, paraît-il, n'avait pas beaucoup de talent... Je n'ai aucune honte à avouer que M. d'Espernoy, qui a signé cette lettre, a été très bon pour elle... et très bon pour moi... C'est lui qui m'a fait élever, et si j'ai pu devenir quelque chose, c'est sans doute à lui que je le dois... Il me demande dans cette lettre de me dévouer absolument à vous,

de faire ce que vous exigerez de moi... Je ne demande certes pas mieux, mais encore voudrais-je savoir à quel titre...

CLOTILDE.

M. d'Espernoy, qui a signé cette lettre, était mon oncle.

RIQUETTE.

Votre oncle?

CLOTILDE.

Oui, le frère de mon père,

RIQUETTE.

Le frère de... mais alors, moi, je suis...

CLOTILDE.

Vous êtes ma cousine.

RIQUETTE.

Pardon...

CLOTILDE.

Ah! je vous en prie... ne reniez pas la parenté... je n'ai plus que vous au monde... Mon oncle, en me donnant cette lettre, m'a ordonné de la garder précieusement. « Et si un jour, a-t-il ajouté, si un jour tu as des ennuis, de gros ennuis... si tu es malheureuse, n'hésite pas, va trouver la personne dont le nom est sur cette adresse... et tu verras comme cette personne saura vite te débarrasser de tes ennuis, de tes chagrins... » Je ne voulais pas d'abord, j'avais peur...

RIQUETTE.

Oui, j'entends.

CLOTILDE.

J'ai attendu le plus longtemps qu'il m'a été possible...

mais ce matin, comme je me trouvais décidément trop malheureuse, je n'ai plus hésité, je suis venue...

RIQUETTE.

Et vous avez joliment bien fait de venir, et pap... votre oncle, je veux dire, M. votre oncle a joliment bien fait, lui aussi, de compter sur moi. J'acquitterai ma dette, je vous en réponds.

CLOTILDE.

Bien vrai?

RIQUETTE.

Oui, bien vrai.

CLOTILDE.

Ah!

RIQUETTE.

Nous disons donc que vous êtes malheureuse.

CLOTILDE.

Oh! oui!

RIQUETTE.

Et pourquoi êtes-vous malheureuse?

CLOTILDE.

Il ne m'aime plus.

RIQUETTE.

Il... Je présume que ce : « Il » désigne votre mari?

CLOTILDE.

Mais certainement!... Qui voulez-vous?

RIQUETTE.

Oh! je vous demande pardon... mais tout cela me change tellement... c'est tellement autre chose, que je n'y étais plus, je n'y étais plus du tout... mais c'est fini, j'y suis maintenant, je me reprends... Il ne vous aime plus, alors?

CLOTILDE.

Non, et il me trompe.

RIQUETTE.

Et vous venez me demander?...

CLOTILDE.

De faire qu'il ne me trompe plus et qu'il m'aime encore.

RIQUETTE, *riant.*

C'est bien simple.

CLOTILDE.

Vous ne pouvez pas?. . c'est trop difficile?

RIQUETTE.

C'est tout au moins un peu vague... l'empêcher d'aimer l'autre, faire qu'il vous aime, vous... des sentiments, tout cela... J'aimerais mieux un fait, si petit qu'il fût! Enfin, quel homme est-ce que votre mari?

CLOTILDE.

Vous ne le connaissez pas?

RIQUETTE.

Je crois bien l'avoir aperçu.

CLOTILDE.

Non, vous ne l'avez pas aperçu.

RIQUETTE.

Si fait, une ou deux fois.

CLOTILDE.

Si vous l'aviez aperçu, vous n'auriez pas pu l'oublier!

RIQUETTE.

Oh!

CLOTILDE.

Il n'y a pas au monde deux hommes comme Raoul, il est jeune, beau, spirituel, distingué, il est parfait.

RIQUETTE.

A cela près qu'il vous trompe.

CLOTILDE.

Hélas!

RIQUETTE.

Mais, au fait, comment savez-vous qu'il vous trompe?

CLOTILDE.

Un petit bleu qu'il a laissé traîner.

RIQUETTE.

L'avez-vous là, ce petit bleu?

CLOTILDE.

Oui.

Elle le lui donne.

RIQUETTE.

Et que dit-il?... Demain, dix heures du soir... à notre nouveau chez nous... Quand avez-vous trouvé cela?

CLOTILDE.

Hier!

RIQUETTE.

En effet, c'est daté d'hier; mais alors le rendez-vous, c'est pour ce soir.

CLOTILDE, sanglotant.

Oui, c'est pour ce soir.

RIQUETTE.

Eh bien! eh bien!

CLOTILDE.

Et c'est quand j'ai vu que c'était pour ce soir... et que ce soir ce serait ce soir... et que les heures marchaient et que c'était inévitable... C'est quand j'ai vu tout cela que j'ai perdu la tête et que je suis venue vous trouver. Mais il était trop tard, n'est-ce pas ? Vous n'y pouvez rien, personne n'y peut rien, c'est fini !

RIQUETTE.

Mais non, ce n'est pas fini; tout va bien au contraire, tout va bien.

CLOTILDE.

Comment?

RIQUETTE.

Eh oui!... nous savons ce que nous avons à faire maintenant... Nous ne nous battons plus contre des nuages... Il doit aller à un rendez-vous? Eh bien, il n'ira pas... ou bien, s'il y va, il n'y trouvera pas la femme qu'il croyait y trouver.

CLOTILDE.

Vous auriez un moyen?

RIQUETTE.

Il faudra bien que j'en aie un... Voyons, il n'y a pas de temps à perdre, puisque c'est pour ce soir... (Relisant le télégramme.) « Demain, dix heures du soir, à notre nouveau chez nous. » Vous ne savez pas où il est leur nouveau chez eux ?

CLOTILDE.

Non.

RIQUETTE.

Il y en avait un ancien, puisqu'il y en a un nouveau. Vous ne savez pas non plus où était l'ancien ?

CLOTILDE.

Non, je ne pouvais pas prévoir... Vous comprenez, si j'avais pu prévoir, je me serais occupée...

RIQUETTE.

Il faudra que nous sachions, c'est absolument nécessaire...

CLOTILDE.

Malheureusement, c'est impossible !

RIQUETTE.

Rien n'est impossible.

CLOTILDE.

Ah !

RIQUETTE.

Comment voulez-vous que nous dérangions un rendez-vous, si nous ne savons pas où ce rendez-vous doit avoir lieu ?

CLOTILDE.

Je ne dis pas le contraire; je dis qu'il me paraît bien difficile d'arriver à savoir.

RIQUETTE.

On le saura.

CLOTILDE.

Bien.

RIQUETTE, *relisant encore.*

« Dix heures du soir, à notre nouveau chez nous... » C'est signé V.

CLOTILDE.

Oui, Victorine... Victorine Champcourtier.

RIQUETTE, *entre ses dents.*

Les poses gracieuses...

CLOTILDE.

Vous dites?

RIQUETTE.

Rien. Vous êtes sûre de ne pas vous tromper? Vous connaissez l'écriture?

CLOTILDE.

Sans doute... nous ne sommes pas très liées, mais enfin, elle m'a écrit deux ou trois fois, j'ai pu comparer.

RIQUETTE.

Et... elle est jolie, madame Champcourtier?

CLOTILDE.

Elle est affreuse...

RIQUETTE, souriant.

Je m'y attendais... mais... c'est la vérité que je vous demande.

CLOTILDE.

Oh!... alors, elle est jolie.

RIQUETTE.

Seulement jolie?

CLOTILDE.

Très jolie.

RIQUETTE.

Tant mieux.

CLOTILDE.

Comment, tant mieux!

RIQUETTE.

Oui... si elle avait été laide et si votre mari l'avait aimée, c'eût été le diable pour le détacher d'elle.

CLOTILDE.

Alors, puisqu'elle est jolie, vous espérez qu'il sera plus facile...

RIQUETTE.

N'allons pas trop vite... Ce qui est sûr pour le moment, c'est que je veux essayer quelque chose... Oui, je peux... A trois heures, votre mari est chez lui?

CLOTILDE.

Oui, presque toujours.

RIQUETTE.

D'ailleurs, j'ai un moyen de l'y faire rester... Savez-vous ce que vous allez faire? Vous allez rentrer chez vous bien tranquillement... Il déjeune avec vous, je présume?

CLOTILDE.

Oh! oui.

RIQUETTE.

Vous lui déclarerez, en déjeunant, que vous avez envie de faire jouer la comédie chez vous, que naturellement vous tenez à avoir ce qu'il y a de mieux, et qu'alors?...

CLOTILDE.

Et qu'alors?

RIQUETTE *en riant.*

Et qu'alors vous vous êtes adressée à moi. Vous auriez dû m'épargner la peine de dire cela moi-même... Vous ajouterez que vous m'avez écrit, que je vous ai répondu, et que j'ai promis d'être chez vous à trois heures.

CLOTILDE.

Vous voulez que je dise à Raoul... mais il se fâchera, il me croira folle... la comédie chez moi!... prendre une pareille résolution sans le consulter!...

RIQUETTE.

Ah! voilà où vous en êtes?...

CLOTILDE.

Mais....

RIQUETTE.

Écoutez-moi bien : tout ce que je peux vous promettre, si je réussis dans ce que je veux essayer, tout ce que je peux vous promettre, c'est de faire rompre votre mari avec cette femme; c'est de le renvoyer chez vous repentant et confus; ma tâche s'arrête là; ce sera à vous ensuite à essayer de vous faire aimer... assez pour qu'il ne songe plus...

CLOTILDE.

J'essaierai.

RIQUETTE.

J'ai grand'peur que vous vous y preniez mal. Vous l'aimez, n'est-ce pas?

CLOTILDE.

Oh! pouvez-vous demander!...

RIQUETTE.

Et vous le lui laissez voir, et vous le lui dites... C'est un tort. Il ne faut jamais dire aux hommes qu'on les aime, il faut tout au plus leur laisser entendre qu'on est sur le point de les aimer, et que, s'ils font encore un petit, un tout petit effort... C'est l'histoire de ce barbier qui avait mis sur son enseigne : « Ici, demain l'on rasera gratis... » C'est de cette façon qu'il faut en agir avec eux... non, pas aujourd'hui, mais demain... si vous voulez revenir demain... (Changeant de ton.) Alors, vous avez peur que Raoul ne se fâche et qu'il ne vous gronde?

CLOTILDE.

Dame, si je lui dis...

RIQUETTE.

Rassurez-vous ; je suis à peu près sûre que Raoul ne se fâchera pas.

CLOTILDE, *inquiète.*

Vous êtes à peu près sûre ?...

RIQUETTE.

Oui... et quand je dis à peu près...

CLOTILDE.

Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander comment vous comptez vous y prendre, pour arriver à le faire rompre ?

RIQUETTE.

Je vais tâcher de tourner la tête à Raoul, et de me faire aimer, de me faire adorer.

CLOTILDE.

C'est nécessaire ?

RIQUETTE.

Sans doute, pour l'enlever à madame...

CLOTILDE, *pas convaincue du tout.*

Oui, c'est vrai.

RIQUETTE.

Une fois que je le tiendrai, que je le tiendrai bien... nous arriverons à la seconde opération, qui sera de vous le repasser à vous.

CLOTILDE.

Vous ne pourriez pas vous y prendre d'une autre façon ?

RIQUETTE.

Vous n'avez pas confiance ?

CLOTILDE.

C'est la première opération qui m'inquiète !...

RIQUETTE.

Vous n'avez rien à craindre... Je fais de l'amour, moi, comme un maître d'armes fait de l'escrime : ce n'est pas sérieux.

CLOTILDE.

Bon ! mais si cette fois la fantaisie vous venait d'aller sur le terrain !

RIQUETTE.

Eh là !

CLOTILDE.

Raoul est si gentil !

RIQUETTE.

Vous oubliez que tout à l'heure, vous m'avez fait lire une lettre...

CLOTILDE.

C'est vrai, j'ai tort et je vous demande pardon. Je m'abandonne à vous, je vais rentrer et je dirai à mon mari ce qui est convenu : que je vous ai écrit...

RIQUETTE.

Que je vous ai répondu...

CLOTILDE.

Et que je vous attends chez moi à trois heures...

RIQUETTE.

C'est cela même. Nous ne nous sommes pas vues, bien entendu, nous ne nous sommes jamais parlé.

CLOTILDE.

A tout à l'heure, ma cousine, et merci... merci.

RIQUETTE, voulant quitter sa chaise longue.

A tout à l'heure, madame...

CLOTILDE.

Non, non, restez... Si vous tenez à ce que je garde mon incognito, il ne faut pas tant de cérémonies.

RIQUETTE, sonnant.

C'est juste !

CLOTILDE.

Vous êtes mademoiselle Riquette, vous, et je ne suis, moi, qu'une débutante, une pauvre petite débutante...

Rosalie entre.

RIQUETTE.

Reconduisez mademoiselle Florestine... Quand vous l'aurez reconduite, vous reviendrez... N'oubliez pas ce que je vous ai dit, mademoiselle.

CLOTILDE.

Non, je ne l'oublierai pas, je ne l'oublierai jamais... (Saluant.) Mademoiselle...

RIQUETTE.

Mademoiselle...

Clotilde sort avec Rosalie.

SCÈNE VII

RIQUETTE, puis ROSALIE.

RIQUETTE.

Hum ! Suis-je jolie, au moins ? (Elle se regarde dans un miroir.) Oui, pas mal... et puis, j'aurai soin de faire une toilette savante... il est heureux que j'aie eu un grand succès dans ma dernière pièce... Cela aide... On ne saurait se le dissimuler, cela aide.

Elle réfléchit. Entre Rosalie. Riquette continue à réfléchir.

ROSALIE.

Mademoiselle m'a dit de revenir...

RIQUETTE.

Oui, donnez-moi le buvard qui est là, sur cette table...

ROSALIE, après avoir donné le buvard.

C'est tout, mademoiselle ?

RIQUETTE.

C'est tout... (Rosalie sort.) Voyons, nous disons qu'il n'est pas fort, le mari de ma cousine : je puis risquer ce que je ne risquerais pas avec un autre... Je vais lui dire que je l'adore... Je crois, ma parole d'honneur, que c'est la première fois que j'écris une déclaration d'amour. J'en ai beaucoup reçu... beaucoup... beaucoup... mais jamais jusqu'à présent... Je vais tâcher de me rappeler ce qu'ils me disent tous dans leurs

lettres... je mettrai cela au masculin, en atténuant un peu... il faut espérer que cela suffira...

Elle commence à écrire. Entre Gaston.

SCÈNE VIII

RIQUETTE, GASTON.

GASTON.

Me revoilà, Riri...

RIQUETTE.

Rebonjour... (Gaston la prend par la tête et veut l'embrasser.) Laisse-moi un peu tranquille... J'ai besoin de toute mon attention : c'est très sérieux, ce que j'écris là.

GASTON.

C'est aussi sérieux que cela ?

RIQUETTE.

Oui.

GASTON.

Ah !

Il va se mettre à genoux devant les pieds de Riquette.

RIQUETTE, tout en continuant d'écrire.

Amusante, ta promenade ? Qui il y avait-il au Bois ?

GASTON.

Toujours les mêmes.

RIQUETTE.

Lagingeole, Pitou.

GASTON.

Et Doublemard. Tu as de bien jolis bas aujourd'hui.

RIQUETTE.

J'ai de jolis bas tous les jours. (Gaston se met à embrasser les pieds de Riquette.) Eh bien! eh bien! veux-tu bien te tenir tranquille! Ça me chatouille, voyons... je ne veux pas... je te défends absolument...

GASTON.

Que veux-tu que je fasse, alors? Veux-tu que je lise ce que tu écris?

RIQUETTE.

Toi?

GASTON.

Oui, moi.

RIQUETTE, en riant.

Je veux bien.

Gaston se lève et va lire par-dessus l'épaule de Riquette.

GASTON.

C'est à moi que tu écris ça, j'aime à croire?

RIQUETTE.

Non, ce n'est pas à toi... Trouves-tu que ce soit assez aimable? hé? Trouves-tu que ce soit assez tendre?

GASTON.

Tu écris de pareilles choses à un autre, et tu me les montres!

RIQUETTE.

Pour te prouver que tu n'as rien à craindre.

GASTON.

Je ne saisis pas bien...

RIQUETTE.

Si je voulais te tromper, je ne te montrerais pas...

GASTON.

Hum!... Est-ce qu'on sait jamais, avec vous autres?... C'est si canaille, les femmes!... Nous, quand nous vous trompons, nous vous trompons franchement, naïvement... tandis que vous... ça vous amuse d'ajouter des arabesques!

RIQUETTE.

Puisque je t'assure...

GASTON.

A qui écris-tu ça?

RIQUETTE, *écrivant l'enveloppe.*

Regarde.

GASTON.

« Baron d'Arnay-la-Hutte ». — A tout hasard, j'ai bien envie de lui flanquer un bon coup d'épée, à celui-là.

RIQUETTE.

Je te le défends bien, par exemple!... Puisque je te dis que tu n'as rien à craindre... que je t'aime et que, pour le moment au moins, je n'ai aucune envie d'en aimer un autre que toi... Me crois-tu?

GASTON.

Dame ! je t'ai toujours connue si franche, si loyale...

RIQUETTE.

C'est bien dit, cela ! tu es gentil... (Elle sonne. Entre Rosalie.) Enlevez ça... Faites porter cette lettre... (Mouvement de Gaston.) Eh bien, quoi !... (A Rosalie.) Faites porter cette lettre par Auguste, vous trouverez l'adresse dans le *Tout Paris*. (Rosalie sort.) Embrasse-moi, maintenant.

GASTON.

C'est une plaisanterie.

RIQUETTE.

Mais oui, c'était une plaisanterie.

GASTON.

Et j'espère au moins que tu m'expliqueras...

RIQUETTE.

Certainement, je t'expliquerai... J'irai te prendre au cercle, ce soir, vers une heure... Tu veux bien ?

GASTON.

Oui, je veux bien, mais...

RIQUETTE.

Mais quoi ?

GASTON.

Tu reconnais que tout à l'heure j'ai été gentil ?...

RIQUETTE.

Très gentil, même, très gentil...

GASTON.

Eh bien, puisque j'ai été très gentil, j'ai droit à une récompense.

RIQUETTE.

Sans doute, mais de quelle récompense veux-tu parler ?

GASTON.

Tu vas voir...

RIQUETTE.

Eh bien... eh bien... perds-tu la tête?... Je ne veux pas... et Rosalie qui va venir, voyons... (Entre Rosalie.) Là, te voilà bien avancé !

ROSALIE.

C'est le coiffeur, mademoiselle.

RIQUETTE.

Le coiffeur ?

ROSALIE.

Oui, mademoiselle.

RIQUETTE.

Il faut se lever, alors ?

GASTON.

Il me semble...

RIQUETTE.

C'est dommage... j'étais si bien... Je ne me serais pas levée pour un prince, tu sais ?

GASTON.

Oui, mais pour le coiffeur...

RIQUETTE.

C'est vrai ! puisque c'est le coiffeur, il faut absolument... Donne-moi donc la main.

Elle se lève, aidée par Gaston.

ACTE DEUXIÈME

Chez les Arnay-la-Hutte. — Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE

RAOUL, seul, tenant une lettre.

Certainement j'avais déjà reçu des lettres d'amour, nous en avons tous reçu... peut-être en ai-je, moi, reçu un peu plus que les autres, voilà tout... mais je vous avouerai que celle-ci... (Lisant.) « J'ai tort de vous écrire. Je m'expose à ce que vous ayez de moi une singulière opinion, mais, ma foi, tant pis!... il ne me déplaît pas, quand c'est pour vous, de m'exposer à quelque chose... Une circonstance imprévue va me permettre de me rapprocher de vous, j'en suis ravie, car il me semble bien que je vous aime. Vous êtes un homme d'esprit, je ne vous en dirai pas davantage!... » Et c'est signé Riquette... la célèbre Riquette du théâtre des Fantaisies-Amoureuses... Est-ce assez crâne?... Est-ce assez : Fantaisies-Amoureuses?... Ce qu'il y a de piquant, c'est que je ne la connais pas... Je l'ai vue jouer, bien entendu, je

l'ai applaudie cent fois, mais je ne lui avais jamais parlé... Il y a une phrase que je ne comprends pas du tout : « Une circonstance imprévue va me permettre de me rapprocher de vous... » De quelle circonstance veut-elle parler ?... Voilà ce que je vais faire... Je dois à cinq heures passer chez la petite Champcourtier pour lui annoncer que, ce soir, c'est à Passy que je l'attendrai... à Passy, rue des Bassins... En sortant de chez elle, j'irai voir mademoiselle Riquette, et je lui demanderai l'explication ; après une pareille lettre, j'ai bien le droit... (Lisant.) « Vous êtes un homme d'esprit... » (Reprenant.) « Vous êtes un homme d'esprit... » (Au public.) Ça n'y est qu'une fois : « Vous êtes un homme d'esprit... je ne vous en dirai pas davantage... » Ce dont il faudrait être sûr aussi, c'est que cette lettre n'est pas une farce.

Entre Clotilde. Elle fait quelques pas sans parler.

SCÈNE II

RAOUL, CLOTILDE

RAOUL.

Vous cherchez la *Revue ?*

CLOTILDE.

Non, je venais...

RAOUL.

Vous veniez ?

CLOTILDE.

Tout à l'heure, quand nous nous sommes mis à table pour

déjeuner, j'étais bien décidée à vous dire quelque chose... Je n'ai pas osé. Si vous m'aviez fait la grâce de me regarder, vous auriez pu voir que j'étais embarrassée, émue...

RAOUL.

J'ai vu que vous ne repreniez pas de pommes de terre Duchesse...

CLOTILDE.

L'émotion... mais, maintenant, il faut absolument que je parle; il va être trois heures...

RAOUL.

Ah! c'est parce qu'il va être trois heures qu'il faut?...

CLOTILDE.

Oui...

RAOUL.

Eh bien! parlez, qu'y a-t-il?

CLOTILDE.

Il y a que j'ai envie de faire jouer la comédie ici... J'en ai une envie folle... alors, j'ai pris sur moi d'écrire sans vous demander la permission...

RAOUL.

Vous avez pris sur vous?

CLOTILDE.

Oui.

RAOUL.

Vous avez eu tort, ma chère; dans notre monde, l'usage n'est pas que la femme prenne certaines résolutions sans que le mari soit consulté...

CLOTILDE.

Oh! quand ces résolutions sont aussi parfaitement innocentes...

RAOUL.

C'est justement quand elles sont innocentes que le mari doit être consulté; il est bien clair que, lorsqu'elles ne le sont pas...

CLOTILDE.

Plaît-il?

RAOUL.

Ne faites pas attention... Vous me dites que vous avez écrit : à qui avez-vous écrit?

CLOTILDE.

A mademoiselle Riquette...

RAOUL.

A mademoiselle...?

CLOTILDE.

Oui, pour la prier de venir jouer...

RAOUL, à part, tirant la lettre de sa poche.

Je comprends maintenant la circonstance qui va lui permettre de se rapprocher... Je comprends tout.

CLOTILDE.

Mon ami?

RAOUL.

Rien! (Il remet la lettre dans sa poche.) Et... elle vous a répondu... mademoiselle Riquette?

CLOTILDE.

Elle m'a répondu qu'elle ne demandait pas mieux et que, comme elle avait besoin de s'entendre avec moi sur pas mal de petites choses, elle prendrait la liberté de venir ici à trois heures.

RAOUL.

Et il est trois heures moins cinq.

CLOTILDE.

Voilà pourquoi j'étais forcée de parler... Vous m'en voulez ?

RAOUL.

Non, je ne vous en veux pas. Vous avez envie de faire jouer la comédie... Eh bien ! faites jouer la comédie, puisque cela vous amuse.

CLOTILDE.

Ah ! vous êtes gentil !

RAOUL.

Dès qu'il se présente une occasion de me montrer bon mari.

CLOTILDE.

Pendant que vous êtes en train, j'ai bien envie de vous demander...

RAOUL.

Quoi, voyons?

CLOTILDE.

Eh bien ! mais d'être un mari meilleur encore...

RAOUL, très digne.

Je vous en prie, baronne... dans notre monde, l'usage n'est pas que la bonté des maris dépasse certaine mesure...

CLOTILDE.

C'est que je vous aime, moi... c'est que je t'aime!

RAOUL.

Bien! bien! En voilà assez; vous m'avez dit, il me semble, que mademoiselle Riquette devait venir à trois heures.

CLOTILDE.

Oui.

RAOUL.

Mais, c'est qu'il est...

Coup de sonnette.

CLOTILDE.

Ce doit être elle. (Entre un domestique apportant une carte.) Oui, oui; faites entrer, dépêchez-vous.

LE DOMESTIQUE, ouvrant la porte toute grande et lisant la carte.

Mademoiselle Riquette, du théâtre des Fantaisies-Amoureuses.

Entre Riquette.

SCÈNE III

RIQUETTE, RAOUL, CLOTILDE.

Jeu de scène, premier regard échangé entre Raoul et Riquette. Émotion évidente et contenue.

RAOUL.

J'étais en train de remercier la baronne, mademoiselle, je la remerciais de l'excellente idée qu'elle a eue...

RIQUETTE.

Je suis confuse, monsieur.

RAOUL.

Je ne saurais lui être trop reconnaissant, je vous assure.

RIQUETTE.

Je suis confuse... je le répète... et je suis ravie en même temps de pouvoir me faire entendre chez une personne... (Coup d'œil de Riquette à Raoul. Elle se reprend.) chez des personnes, veux-je dire, chez des personnes dont le goût...

CLOTILDE.

Asseyez-vous, mademoiselle.

RAOUL.

Oui, oui, je vous en prie, asseyez-vous.

On s'assied. Nouveau jeu de scène.

RIQUETTE.

C'est la première fois, madame, que vous faites jouer la comédie ?

CLOTILDE.

Oui, mademoiselle.

RIQUETTE.

C'est ici que nous jouerons?

CLOTILDE.

Oui, si ce salon vous convient...

RIQUETTE.

Il me convient parfaitement... nous mettrons la scène là au fond... Vous ferez, je pense, établir une estrade?

RAOUL.

Une estrade?

RIQUETTE.

Oui, afin que tout le monde puisse voir, une estrade dont le bas sera masqué par du feuillage... Dans ce feuillage, on piquera des roses... çà et là, quelques lumières électriques... ça sera très gentil, vous verrez!

RAOUL.

Vous donnerez des ordres... Maintenant, dites-moi, qu'est-ce que vous allez nous jouer?

RIQUETTE.

Vous me laissez le choix?

RAOUL.

Absolument! Vous comprenez, ça nous est égal, tout à fait égal, ce que vous jouerez!... l'important, c'est que cela soit joué par vous.

RIQUETTE.

J'ai bien envie alors de vous jouer une pièce inédite.

RAOUL, avec satisfaction.

Ah ! ah !

RIQUETTE.

Une pièce inédite qui m'a été apportée par un amateur, un homme du monde...

RAOUL.

Qui est-il cet homme du monde ?

RIQUETTE.

Un de vos amis, je crois, M. Champcourtier.

RAOUL.

Champcourtier... notre Champcourtier, à nous ?

CLOTILDE.

Pardon ! il est bien à vous tout seul !

RAOUL.

Baronne !

RIQUETTE.

Cela vous va, la pièce inédite ?

RAOUL.

Certainement, cela nous va. Ce bon Champcourtier !

RIQUETTE.

Je vous avouerai, alors, que je me suis permis de le prévenir... oui, je lui ai fait annoncer que son chef-d'œuvre serait

sans doute joué chez vous et que je devais vous voir à trois heures... Je pense qu'il va venir...

CLOTILDE.

Avec sa femme ?

RIQUETTE, bas, profitant du moment où Raoul tourne le dos pour pousser son fauteuil.

Prenez donc garde !...

RAOUL.

Ce bon Champcourtier ! Je serai enchanté de le voir... et quel jour commenceriez-vous à répéter ?

RIQUETTE.

Mais, aujourd'hui même... si cela ne devait pas vous déranger.

RAOUL.

Cela ne nous dérangera pas le moins du monde.

RIQUETTE.

Seulement... pour répéter, comme cela, tout de suite, j'aurais besoin de quelques accessoires.

CLOTILDE.

De quoi auriez-vous besoin ?

RIQUETTE.

Il me faudrait... vous avez deux paravents ici, il m'en faudrait un troisième, le plus simple que vous pourrez... l'action se passe dans une mansarde...

CLOTILDE.

Je vais voir à la lingerie.

RIQUETTE.

Un miroir également très simple... une petite table de bois blanc... deux chaises de paille.

CLOTILDE.

Je vais vous faire apporter tout cela.

RIQUETTE.

Je suis vraiment désolée, madame...

CLOTILDE, bas, en se dirigeant vers la porte.

Vous voyez, je vous laisse avec lui.

RIQUETTE, bas.

Et vous faites bien, vous ne pourriez vraiment pas assister... Je vais, comme je vous l'ai dit, essayer de lui tourner la tête !

CLOTILDE, bas.

Ne faites que le nécessaire, au moins!...

RIQUETTE.

Soyez tranquille! (Clotilde sort. Dès qu'elle est sortie, Riquette continue. A part.) On fera ce qu'il faudra.

SCÈNE IV

RAOUL, RIQUETTE.

Raoul, qui pendant toute la scène précédente a donné les marques d'une vive agitation, se rapproche de Riquette dès qu'il est bien sûr que sa femme est sortie.

RAOUL.

Enfin, nous voilà seuls... vous m'avez écrit une lettre...

RIQUETTE.

Oui !

RAOUL, à part.

Ce n'était pas une farce !

RIQUETTE.

Oui ! Je vous ai écrit, et de toutes les imprudences que j'aurai commises dans ma vie, celle-là, sans aucun doute, est la plus forte.

RAOUL.

Où voyez-vous une imprudence?

RIQUETTE.

Dans cette lettre, je vous ai avoué que je vous aimais...

RAOUL.

Oui.

RIQUETTE.

C'est jouer gros jeu que d'écrire une pareille lettre et de paraître ensuite devant celui... De deux choses l'une, ou bien l'homme après cela devra être éperdu de reconnaissance, éperdu d'amour...

RAOUL.

Oui.

RIQUETTE.

Ou bien la femme n'aura qu'à s'en aller, qu'à disparaître... C'est ce que j'ai de mieux à faire, n'est-ce pas?... Je m'en vais.

RAOUL, la rattrapant.

Mais non, mais non... Comme vous êtes vive!... Vous avez admis deux hypothèses... C'est la première qui est la vraie... Je suis éperdu de reconnaissance, éperdu d'amour...

RIQUETTE.

Bien sûr?

RAOUL.

Ça ne se voit donc pas?

RIQUETTE.

Je conviens que tout à l'heure, quelques-uns de vos regards...

RAOUL.

Quand vous êtes entrée, n'est-ce pas?... Et puis un peu plus tard... quand vous nous avez demandé si ça nous allait, la pièce inédite?

RIQUETTE.

Ça ne fait rien, rassurez-moi encore.

RAOUL, avec un jeu de physionomie qu'il juge propre à rassurer Riquette.

Comment avez-vous pu croire?... Une personne comme vous... s'il s'agissait d'une petite figurante de rien du tout, je ne dis pas... mais vous... une femme désirée de tout Paris... une comédienne applaudie, acclamée, triomphante... qui ne peut faire un pas, qui ne peut dire un mot sans exciter des transports... vous avez bien vu... à votre dernière première...

RIQUETTE.

Vous y étiez, à ma dernière première...

RAOUL.

Oui...

RIQUETTE.

Non, je ne vous demande pas si vous y étiez... Vous me dites que j'ai excité des transports; alors je vous réponds « Ce n'est pas étonnant... vous y étiez ! »

RAOUL.

Vous m'avez vu ?

RIQUETTE.

Si je l'ai vu!...

RAOUL.

J'étais pourtant bien difficile à voir, caché au fond d'une avant-scène.

RIQUETTE.

Je vous voyais dans la glace!... Et c'était pour vous que je jouais, et tout à l'heure, quand je répéterai, ce sera pour vous que je répéterai, pour vous seul...

RAOUL.

Riquette!

RIQUETTE.

Cela ne vous déplaît donc pas d'être aimé par votre petite Riquette?

RAOUL, voulant l'embrasser.

Oh!

RIQUETTE, évitant le baiser.

On peut causer, alors?

RAOUL.

Certainement, l'on peut...

RIQUETTE.

Eh bien, causons... Je ne me suis pas fait d'illusions en vous écrivant cette lettre.

RAOUL.

Imaginez-vous que tout à l'heure, en la relisant, pour la dixième fois, l'idée m'est venue que c'était peut-être une farce...

RIQUETTE.

Soyez donc sincère!... Mettez donc toute votre âme!...

RAOUL.

On imite si bien, maintenant!...

RIQUETTE.

C'est égal, l'idée n'aurait pas dû vous venir...

RAOUL.

Je l'ai chassée, n'ayez pas peur, je l'ai chassée!

RIQUETTE.

Où en étais-je? Qu'est-ce que je vous disais?

RAOUL.

Qu'en m'écrivant cette lettre vous ne vous faisiez pas d'illusions.

RIQUETTE.

Non, je me disais que tout justement parce que je vous trouvais aimable, d'autres femmes que moi avaient dû vous

aimer, que c'était inévitable, que vous n'aviez pas pu m'attendre... en somme.

RAOUL.

Je ne savais pas... si j'avais su...

RIQUETTE.

Je me disais qu'un homme comme vous devait nécessairement avoir une maîtresse, à moins qu'il n'en eût dix à moins qu'il n'en eût vingt...

RAOUL.

Je n'en ai qu'une...

RIQUETTE.

Qui est-ce?

RAOUL, *avec un accent de reproche.*

Oh!

RIQUETTE.

C'est juste!... De deux choses l'une, alors... ou bien la passion que vous avez pour... cette personne n'est qu'une passion comme on en voit tant... On aime, c'est certain, on aime le plus sincèrement du monde, mais enfin, cela n'empêche pas de mettre de temps en temps le nez à la fenêtre et si, par hasard, on voit passer une jolie petite infidélité...

RAOUL.

On lui fait signe...

RIQUETTE.

Ou bien cette passion est une de celles qui vous prennent tout entier, qui vous enferment, qui vous calfeutrent,

qui font que l'homme qui aime ne saurait avoir un regard ni même une pensée pour une autre femme que la femme aimée... Si cela était, je n'aurais, moi, qu'une chose à faire, m'en aller... je m'en vais.

RAOUL, la rattrapant.

J'en étais sûr... la voilà partie... Mais non, je vous dis, mais non... vous avez de la chance : c'est encore la première hypothèse qui est la bonne... Ce n'est pas que je veuille vous tromper... j'aime beaucoup cette personne (Mouvement de douleur de Riquette.) Mon amour pour elle est à son plus haut point...

RIQUETTE.

Ah!

RAOUL.

Il est donc arrivé au moment où il ne peut plus que diminuer.

RIQUETTE, ingénue.

Tiens! c'est vrai...

RAOUL.

C'est triste, ce que je vous dis, mais enfin, qu'est-ce que vous voulez?... puisque nous sommes faits comme ça,

RIQUETTE.

Il n'y a pas lieu de désespérer, alors?

RAOUL.

Mais non...

RIQUETTE.

Et malgré cette liaison, on pourrait se flatter, si l'on se sentait au cœur quelque faiblesse pour vous...

RAOUL.

Je crois bien que l'on pourrait se flatter !... je crois bien !

RIQUETTE.

Vous ne m'en voulez pas de vous avoir d'abord demandé ces petits renseignements ? Quand on vient s'offrir, c'est bien le moins...

RAOUL.

« Quand on vient...» Vous venez vous offrir?

RIQUETTE.

Dame ! il me semble...

RAOUL.

Mais savez-vous bien, Riquette, que c'est délicieux ce que vous me dites là?

RIQUETTE.

Croyez-vous?

RAOUL.

Oui, c'est délicieux, car enfin, après que l'on s'est offerte, il n'y a plus...

Rentre Clotilde avec deux domestiques apportant les meubles que Riquette a demandés.

RIQUETTE.

Je l'espère bien... Ah! voici nos meubles... (Aux domestiques.) Mettez là les deux paravents, le troisième ici... la table, maintenant... les deux chaises et le miroir.

SCÈNE V

Les Mêmes, CLOTILDE.

Ces meubles, très ordinaires, très différents des autres doivent faire au milieu du salon comme un petit décor. Il y aura une table en bois blanc et deux ou trois chaises de paille. Après l'installation, les domestiques sortent.

RAOUL.

Avez-vous encore besoin de quelque chose?

RIQUETTE, riant.

J'aurais encore besoin d'un cornet à piston, mais je ne suppose pas...

RAOUL.

Un cor de chasse ne ferait pas l'affaire?

RIQUETTE.

Mais si, tout de même.

RAOUL.

J'ai dans ma chambre une grande armoire, j'y ai jeté pêle-mêle un tas de souvenirs de ma vie de garçon... Je trouverai là ce qu'il vous faut... (A part, en sortant.) « Quand on vient s'offrir »... Était-elle gentille en disant cela!... « Quand on vient s'offrir!... »

SCÈNE VI

RIQUETTE, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Eh bien?

RIQUETTE.

Vous êtes arrivée cinq minutes trop tôt.

CLOTILDE.

Ah!

RIQUETTE.

Mais ça ne fait rien, nous n'avons pas à nous plaindre... je vous avais promis de me faire aimer, de me faire adorer...

CLOTILDE.

Oui.

RIQUETTE.

Eh bien! ça marche, c'est en bon chemin... Je parierais que maintenant il m'aime au moins autant que l'autre... Il faut dire aussi que je me suis appliquée.

CLOTILDE.

Ah! vous vous êtes?...

RIQUETTE.

Et je continuerai, vous savez, je redoublerai, et ce soir;

s'il n'y a pas moyen de faire autrement, il aura deux rendez-vous au lieu d'un; et, laissez-moi faire, c'est au mien qu'il viendra...

CLOTILDE, ironique.

Vraiment, vous iriez jusqu'à?...

RIQUETTE.

Je suis comme ça, moi, quand il s'agit de ma famille... (Ici Clotilde une petite crise de larmes.) Eh bien! eh bien! Qu'est-ce que c'est?

CLOTILDE.

Il n'y en avait qu'une, il y en a deux, maintenant!... Et mon mari les aime toutes les deux!... voilà tout ce que j'ai gagné...

RIQUETTE.

Vous doutez de moi, encore?

CLOTILDE.

Eh non! je ne doute pas, mais enfin, quand il vous aimera... tout à fait, qu'est-ce que vous comptez faire?

RIQUETTE.

Je ne sais pas encore, mais je trouverai quelque chose... je vous promets que je trouverai...

CLOTILDE.

Vous le mettrez à la porte?

RIQUETTE

Oui, quant à cela! d'une façon ou d'une autre.

CLOTILDE.

J'en étais sûre... Vous le mettrez à la porte... et ce sera

le meilleur moyen pour qu'il vous aime cent fois, mille fois plus.

RIQUETTE.

Vous avez peut-être raison.

CLOTILDE.

Certainement, j'ai raison.

RIQUETTE.

Vous pensez qu'il vaut mieux que je le garde... (Riant.) Eh bien ! c'est dit ! Je le garderai.

CLOTILDE.

Vous vous moquez de moi, et je le mérite... Après ce qui s'est passé entre nous, je sens bien que je dois avoir une confiance aveugle... mais c'est égal, il me semble que vous auriez pu trouver un autre moyen.

R QUETTE.

Leque!

CLOTILDE.

Je ne sais pas, moi... en lui donnant de bons conseils

RIQUETTE.

Pourquoi ne parlez-vous pas vous-même à votre mari ?... pourquoi n'essayez-vous pas vous-même ?

CLOTILDE.

Est-ce que je pourrais ?... Je le fâcherais sans le ramener... J'entasserais maladresses sur maladresses...

RIQUETTE.

Laissez-moi combattre pour vous, alors, mais laissez-moi

combattre à ma façon... Vous êtes venue demander au diable de vous défendre... il vous est dévoué, le diable... il vous est aussi sincèrement dévoué qu'il est possible; mais enfin, il est le diable, et pour vous défendre, il faut bien qu'il se serve de ses armes de diable... Il n'en a pas d'autres...

CLOTILDE.

Défendez-moi comme il vous plaira.

RIQUETTE.

Carte blanche, alors?

CLOTILDE.

Carte blanche, oui.

Entre un domestique.

LE DOMESTIQUE.

M. et madame Champcourtier font demander si madame la baronne est chez elle.

CLOTILDE, bas, à Riquette.

Qu'est-ce que je vous disais?... Elle vient me braver... Elle ose venir...

RIQUETTE.

J'y comptais bien un peu, j'avais besoin de la voir.

CLOTILDE.

Il faut alors?

RIQUETTE.

Certainement, il faut!

CLOTILDE, haut, au domestique.

Faites entrer M. et madame Champcourtier. (Le domestique

sort.) C'est bien parce que vous me le dites, au moins! car si je ne me retenais pas...

Entrent Champcourtier et Victorine, sa femme.

SCÈNE VII

LES MÊMES, CHAMPCOURTIER, VICTORINE.

VICTORINE.

Bonjour, Clotilde.

CLOTILDE.

Je vous salue, madame.

CHAMPCOURTIER, à Clotilde.

Chère madame... Mais avant tout, vous me permettrez de remercier mademoiselle Riquette... Il est impossible d'être plus aimable, mademoiselle... Vous protégez les jeunes!... Une pièce que je vous ai apportée ce matin, vous la mettez en répétition dans l'après-midi... et l'on prétend qu'il est difficile d'arriver au théâtre!... Mais je ne serai pas ingrat, vous verrez, sur la brochure... (Avec émotion.) Je vous dédie ma pièce, ne pouvant plus la dédier à ma mère.

RIQUETTE.

Oh!

CHAMPCOURTIER, présentant Victorine.

Madame Champcourtier, ma femme.

RIQUETTE, modeste.

Mais c'est moi, il me semble, qui devrais être présentée à madame.

VICTORINE.

Pas du tout, mademoiselle, c'est moi qui...

RIQUETTE.

Je vous assure, madame, que c'est moi qui...

Entre Raoul apportant un cor de chasse, il est vêtu d'une robe de chambre et coiffé d'un bonnet de haute fantaisie.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, RAOUL.

RAOUL.

Voilà le cor de chasse... Bonjour, Champcourtier.

CHAMPCOURTIER.

Bonjour, cher ami.

RAOUL.

Je vous apporte, en même temps, un bonnet et une robe de chambre que je mettais quand je jouais des charades... Cela pourra peut-être vous servir...

CHAMPCOURTIER.

Je ne le pense pas, mais je ne vous en suis pas moins reconnaissant.

RAOUL, à Victorine, après avoir ôté la robe de chambre et le bonnet.

Madame...(Bas.) Je suis enchanté que vous soyez venue, je comptais tout justement passer chez vous...

VICTORINE, bas.

Faites attention, l'on nous écoute!

CHAMPCOURTIER.

J'ai apporté un second manuscrit avec les rôles copiés. (S'asseyant.) Je vous demande la permission de corriger, s'il y a lieu, les fautes du copiste.

CLOTILDE, bas, à Riquette.

Savez-vous ce que je vais faire?

RIQUETTE.

Non.

CLOTILDE.

Je vais la chasser... je vais lui dire de sortir de chez moi, que je la chasse.

RIQUETTE.

Cela a déjà été fait.

CLOTILDE.

Raison de plus.

RIQUETTE, lui montrant Champcourtier.

Mais cela n'a jamais été fait en présence du mari...

CLOTILDE.

Ça m'est bien égal, la présence!...

RIQUETTE.

Non, je ne vous laisserai pas... c'est contraire aux usages.

Il y a entre femmes des conventions... M. le maire ne vous a donc pas dit, quand vous vous êtes mariée, il ne vous a donc pas dit qu'il y avait des choses qu'il ne fallait pas faire?

CLOTILDE.

Non, il ne m'a pas dit.

RIQUETTE.

Il a eu tort.

RAOUL, qui s'est éloigné de Victorine.

Eh bien! cette répétition?

RIQUETTE.

Je suis prête.

CHAMPCOURTIER.

Moi aussi, je suis prêt.

RIQUETTE, à Champcourtier.

Donnez-moi le manuscrit. (A Raoul.) Si j'osais vous demander, monsieur...

RAOUL.

Quoi donc?

RIQUETTE.

Demain j'amènerai un souffleur, mais pour aujourd'hui.

RAOUL.

Vous désirez que ce soit moi... très volontiers. (Il prend le manuscrit.) *Le Piston d'Hortense!*... Joli titre...

CHAMPCOURTIER.

N'est-ce pas?... C'est l'histoire d'un amant qui trompe sa

maîtresse... pour ne pas choquer vos invités, nous mettrons, si vous voulez, que c'est l'histoire d'un mari qui trompe sa femme.

VICTORINE.

Ce sera plus convenable.

CLOTILDE.

Et plus en situation.

Sur cette allusion, Victorine s'évente avec grâce, Raoul est pris d'une légère quinte de toux.

RIQUETTE.

Il y a deux personnages : Hortense, jeune fleuriste... c'est moi... Adhémar, jeune piston... A propos, qui est-ce qui va jouer ?... Monsieur Champcourtier ?

CHAMPCOURTIER.

Mademoiselle ?

RIQUETTE.

Pourquoi ne joueriez-vous pas Adhémar ?

CHAMPCOURTIER.

Il est bien clair que personne ne pourrait mieux que moi, mais...

RIQUETTE.

Mais quoi ?

CHAMPCOURTIER.

Je ne sais pas si madame Champcourtier permettrait... Elle aurait peur, sans doute, de me laisser jouer la comédie avec une personne aussi dangereuse que vous...

VICTORINE, en riant.

Qu'est-ce que tu veux ? je souffrirai !

RAOUL, à part.

Elle le tutoie !

VICTORINE.

Je souffrirai, mais je ne me crois pas le droit de briser son avenir.

CHAMPCOURTIER.

Vraiment, trésor, tu veux bien ?

VICTORINE.

Mais oui, mon chat, mais oui.

RAOUL, à part, vexé.

Trésor !... « mon chat ! »

CHAMPCOURTIER.

Je jouerai Adhémar.

RIQUETTE.

Montez sur la scène, alors... (Champcourtier cherche la scène.) Venez près de moi... M. Champcourtier a eu la très bonne idée de commencer sa pièce par une petite pantomime.

CHAMPCOURTIER.

Oui, je me suis dit : la pantomime est à la mode, elle a réussi chez le voisin...

RIQUETTE.

Copions le voisin... Un auteur véritable n'aurait pas mieux raisonné... (A Raoul.) Monsieur le souffleur ?

RAOUL, à part, continuant d'être vexé.

« Mon chat!...» Elle l'appelle « mon chat » devant le monde...

RIQUETTE, insistant.

Monsieur le souffleur?

RAOUL.

« Mon chat!... » Oh! pardon.

RIQUETTE.

Voulez-vous pour un instant rendre le manuscrit? Notre auteur va nous lire... (A Champcourtier.) comment appelez-vous cela?... l'argument... Vous allez nous lire l'argument de la scène première...

CHAMPCOURTIER.

Il faut que ce soit moi?

RIQUETTE.

Sans doute... Comment, sans cela, connaîtrions-nous vos intentions?

CHAMPCOURTIER.

C'est vrai... (Lisant et faisant un énorme couac.) Hortense, jeune fleuriste... Qu'est-ce que j'ai donc, moi? l'on dirait, ma parole d'honneur, que je suis ému... Il m'est cependant arrivé plusieurs fois de lire, devant une assemblée d'actionnaires, des rapports qui étaient un peu... je n'étais pas ému du tout... Hum! (Il continue de lire d'une voix étranglée.) Hortense, jeune fleuriste, est en train de faire un bouquet... elle chante en travaillant.

CLOTILDE.

Comment, elle chante... on chante donc, dans la pantomime?

RIQUETTE.

On a l'air de chanter, madame... vous verrez tout à l'heure... continuez.

CHAMPCOURTIER.

Adhémar, jeune piston, fait son entrée... Il se regarde dans la glace, il se félicite d'être joli garçon...

RAOUL.

C'est vous qui jouerez ça?

CHAMPCOURTIER.

Oui... (Il continue de lire, soufflant, bredouillant de plus en plus.) Après avoir négligemment embrassé Hortense, il se dirige vers la porte : la porte est fermée à double tour... (Il s'essuie le front.) à double tour... Adhémar essaie vainement de l'ouvrir; il revient vers Hortense; il lui demande où est la clef... Hortense répond qu'elle n'en sait rien... (A Raoul.) Décidément, je vous prierai de lire à ma place... je suis trop ému...

RAOUL.

Où en êtes-vous resté?...

CHAMPCOURTIER.

Là, tenez.

RAOUL, lisant d'un seul trait.

Adhémar insiste... Hortense alors se met en colère... elle avoue que c'est elle qui a caché la clef. Elle l'a cachée parce qu'elle ne veut pas qu'Adhémar sorte. Pourquoi tient-il à sortir? pour aller boire, pour aller jouer, pour aller faire la fête avec des danseuses de bal public... Eh bien! Hortense aussi ira au bal... elle s'amusera, elle dansera les danses à la mode. Elle en a assez de travailler pour nourrir un fainéant. Adhémar se révolte contre cette insinuation... Jamais

il ne méritera d'être coiffé d'une certaine casquette. S'il tient à sortir, c'est pour aller au Moulin-Rouge exercer son métier de piston... Fin de la pantomime. (A Riquette qui, après cette lecture, est restée immobile, comme en extase.) Eh bien, qu'est-ce que vous avez ?

RIQUETTE.

Je suis sous le charme... vous lisez joliment bien, vous savez !...

RAOUL.

Oui, j'ai appris.

RIQUETTE, à Champcourtier.

Eh bien, ça va-t-il mieux?

CHAMPCOURTIER.

Oui, je me remets, il me semble.

RIQUETTE.

Vous n'avez pas fait faire un peu de musique pour votre pantomime ?

CHAMPCOURTIER.

Si fait, j'ai prié un membre du cercle... J'ai apporté la partition... Madame Champcourtier voudra bien nous accompagner.

VICTORINE.

Comment donc! je serai enchantée.

Elle prend la partition et se dirige vers le piano. Clotilde, qui était justement assise près du piano, se lève et traverse la scène pour aller s'asseoir autre part.

RAOUL, bas, à Victorine.

Si vous croyez que ça m'amuse de vous entendre appeler votre mari « mon chat » !

VICTORINE, bas.

Comment voulez-vous que je... ?

Elle s'arrête, voyant Riquette qui descend vers Raoul.

RIQUETTE.

Montrez-moi donc, sur le manuscrit...

RAOUL.

Vous voulez voir quelque chose?

RIQUETTE, bas et vite.

Non... je veux seulement vous redire ce que je vous disais tout à l'heure... C'est pour vous que je vais jouer, pour vous seul...

Elle remonte.

RAOUL.

Oh! Riquette!

RIQUETTE.

Nous avons improvisé un petit décor : vous plaît-il?

CHAMPCOURTIER.

C'est le décor rêvé.

RIQUETTE.

Nous y sommes, je commence, alors. (Le rideau se lève. La pantomime doit être accompagnée au piano par madame Champcourtier.) Je travaille et je chante en travaillant. (A Champcourtier.) Maintenant, ne parlons plus. Ça, c'est l'ouverture.

Riquette et Champcourtier jouent la pantomime indiquée plus haut; cela, bien entendu, ne doit pas être long.

CHAMPCOURTIER.

Je te demande pardon, trésor, tu accompagnes un peu

plus fort qu'il ne faut... On n'entend pas nos gestes... Je vais te montrer, si tu veux.

Champcourtier se met au piano, et alors, toujours accompagnée par le piano et par l'orchestre, commence une nouvelle pantomime qui doit être plus courte encore que la précédente. Raoul est debout au milieu de la scène. Victorine fait un pas vers lui. Clotilde indique ce manège à Riquette, et Riquette, à son tour, fait un pas. Raoul hésite. Regards brûlants des trois femmes, joie délirante de Raoul. Elles sont trois, il le fait remarquer au public, toutes les trois jolies, toutes les trois folles de lui. C'est trop de bonheur, c'est trop.

CHAMPCOURTIER, cessant de jouer.

Fin de la pantomime. (Il se lève : d'un seul coup, les quatre autres personnages, reprennent des poses naturelles et des figures indifférentes.) Maintenant, passons au dialogue.

RIQUETTE.

Dites-moi, avant que nous passions au dialogue, est-ce que vous ne comptez pas le revoir un peu, le dialogue ?

CHAMPCOURTIER.

Vous trouvez qu'il a besoin ?...

RIQUETTE.

La situation n'est pas mauvaise... Hortense finit par la donner, cette clef qu'on lui réclame. Adhémar, alors, refuse de la prendre... il aime trop son Hortense... Hortense charmée lui promet qu'il n'aura pas à se repentir... C'est gentil, il peut y avoir là des sous-entendus... mais les répliques devraient être plus vives, plus amusantes...

CHAMPCOURTIER.

Je vois ce qu'il faut... il faudrait de l'esprit.

RIQUETTE.

Pas autre chose.

CHAMPCOURTIER.

J'avais pensé à en mettre... mais j'ai eu peur.

CLOTILDE.

Pourquoi ?

CHAMPCOURTIER.

J'ai au cercle une certaine situation, comme vous savez, je suis entouré de jaloux... Je me suis dit : Si j'ajoute de l'esprit, ils sont capables de trouver que j'ai ajouté des bêtises.

RAOUL.

Par exemple !

CHAMPCOURTIER.

Mais ça ne fait rien ; j'en mettrai puisque vous pensez que cela fera bien... Je vais en mettre... Où pourrais-je m'enfermer ?

RAOUL.

Venez avec moi, je vais vous installer dans mon cabinet.

CHAMPCOURTIER.

Mille grâces !

RAOUL.

C'est trouvé, votre petite machine, vous savez, c'est trouvé !... Seulement, moi, à votre place, je ne perdrais pas mon temps à chercher de l'esprit... Je ferais tout uniment se passer ça sous Louis XV.

CHAMPCOURTIER.

C'est une idée... mais mon piston ?

RAOUL.

Eh bien ! il serait piston dans les Gardes-Françaises, votre piston.

Ils entrent tous les deux dans le cabinet de Raoul.

CLOTILDE, bas, à Riquette.

Vous ne supposez pas que je vais rester avec cette femme?

RIQUETTE, bas.

Trouvez un prétexte, au moins.

CLOTILDE, bas.

Ça, c'est facile... (Haut.) Il est quatre heures passées, vous prendrez bien une tasse de chocolat avec des gâteaux?... Oui, n'est-ce pas? C'est très bien, je vais donner des ordres.

Elle sort.

SCÈNE IX

RIQUETTE, VICTORINE.

VICTORINE.

Comme je suis contente de pouvoir enfin bavarder avec vous... Il y avait si longtemps que je désirais être votre amie!

RIQUETTE.

Je vous suis obligée, madame...

VICTORINE.

Je connaissais déjà la petite Emma, des Bouffes, et la petite Clara, du Cirque... celle qui présente des grenouilles... Mais, qu'est-ce que c'est que la petite Emma, des Bouffes, qu'est-ce que c'est que la petite Clara, du Cirque, à côté d'une personne comme vous? Nous... nous ne nous quitterons plus, n'est-ce pas? Nous serons amies intimes.

RIQUETTE.

Vous êtes mille fois trop bonne, chère madame, mais je sais qui je suis et vous ne me ferez pas oublier qu'il y a certaines barrières...

VICTORINE.

Des barrières ?... Où ça, des barrières ?

RIQUETTE.

Mais, entre votre monde et le mien.

VICTORINE.

Il y a beau temps qu'elles sont démolies, les barrières... Tout le monde, à présent, peut entrer dans l'enceinte du pesage... bras dessus, bras dessous... et puis, pourquoi faites-vous une différence entre votre monde et le mien ? Je vous assure qu'il n'y en a pas... J'aurais tant voulu être comédienne !

RIQUETTE.

Vraiment ?

VICTORINE.

J'étais née pour être comédienne, je vous assure .. J'étais née pour être... Je n'avais pas un sou quand j'étais jeune fille... mais ça m'était bien égal... Je sentais que j'avais en moi ce qu'il faut pour arriver.

RIQUETTE.

Le talent ?

VICTORINE.

La vocation, surtout... et je l'aurais fait comme je vous le dis... Je serais arrivée... Malheureusement, M. Champcourtier s'est avisé de demander ma main... il avait de la fortune,

il a bien fallu l'épouser... alors, vous comprenez, du moment que j'étais mariée, mariée avec un homme riche, ce n'était plus la peine.

RIQUETTE.

En effet !

VICTORINE.

Mais j'ai regretté... J'ai sincèrement regretté.

RIQUETTE, à part.

Ah çà ! mais elle est bête !

VICTORINE.

Comment se fait-il que je ne vous aie jamais rencontrée chez la couturière ?

RIQUETTE, riant.

C'est probablement parce que nous n'avons pas la même... Qui est-ce qui vous habille ?

VICTORINE.

La petite Leboucher, et vous ?

RIQUETTE.

Moi, c'est Patin.

VICTORINE.

Moi aussi, alors, je me ferai habiller chez Patin. Je ne suis pas du tout mécontente de la petite Leboucher, mais c'est égal, je la lâche et je vais chez Patin. A partir d'aujourd'hui, je veux que l'on nous voie toujours ensemble... Vous serez ma confidente unique... Je vous dirai tout.

RIQUETTE.

Tout ?

VICTORINE, en riant.

Oui, tout... excepté pourtant ce qu'il vaut mieux ne dire à personne.

RIQUETTE.

Ah! il y a des choses qu'il vaut mieux?...

VICTORINE.

Dame! oui... ses secrets, par exemple...

RIQUETTE, à part.

Elle n'est pas aussi bête que je croyais... Tant mieux, du reste, ce sera plus amusant.

Entre Raoul, sortant de son cabinet.

SCÈNE X

LES MÊMES, RAOUL.

RAOUL, sans s'éloigner de la porte.

Mademoiselle Riquette, votre auteur vous appelle à son secours.

RIQUETTE.

J'y vais.

RAOUL.

Il voudrait vous montrer les changements qu'il a faits... Bas, au moment où Riquette est arrivée près de lui.) Eh bien! cette conversation que nous devons reprendre, quand la reprenons-nous?

RIQUETTE.

Quelle conversation?

RAOUL.

Celle de tout à l'heure.

RIQUETTE.

Ah! oui...

RAOUL.

J'ai cru un instant que vous l'aviez oubliée.

RIQUETTE.

Cruel!

Elle sort.

SCÈNE XI

RAOUL, VICTORINE.

RAOUL, au public.

Non! mais s'il y avait beaucoup d'hommes aussi aimés que moi, je me demande comment les femmes pourraient y suffire! (Haut.) Ma chère Victorine...

VICTORINE.

Prenez garde, on peut entrer...

RAOUL.

N'ayez pas peur, j'ai l'habitude...

VICTORINE.

Vous m'aimez donc encore?... J'ai cru, un instant, que

c'était fini... Cette colère dans laquelle vous vous êtes mis tout à l'heure...

RAOUL.

En vous entendant l'appeler « mon chat... » Convenez que pour une âme délicate... il est pénible...

VICTORINE.

Il faut bien que de temps en temps je fasse quelque chose... C'est lui qui est « monsieur », après tout.

RAOUL.

Monsieur?

VICTORINE.

Puisqu'il est mon mari.

RAOUL.

Ah! oui...

VICTORINE.

Nous ne sommes plus fâchés alors... et vous viendrez au rendez-vous ce soir?

RAOUL.

Certainement, j'irai... Vous n'en avez pas douté, j'imagine... (Petit mouvement de Victorine.) Vous n'aviez pas le droit d'en douter, vous aviez ma parole.

VICTORINE.

Tout cet embrouillamini d'adresses changées... pourquoi m'avez-vous écrit que nous ne devions plus nous voir à Auteuil?

RAOUL.

Parce que j'ai découvert que cette maison d'Auteuil, dans

laquelle nous abritions nos amours, était habitée par deux reporters...

VICTORINE.

Ah!

RAOUL.

Rassurez-vous... J'ai trouvé aujourd'hui même une autre retraite bien tranquille, bien cachée...

VICTORINE.

Où ça?

RAOUL.

C'était tout justement pour vous le dire que je comptais passer chez vous...

VICTORINE.

Eh bien, puisque nous sommes seuls maintenant...

RAOUL.

C'est à...

Entre Clotilde suivie d'un domestique. Le domestique apporte du chocolat sur un plateau.

SCÈNE XII

LES MÊMES, CLOTILDE, puis RIQUETTE et CHAMPCOURTIER.

CLOTILDE.

Où est donc mademoiselle Riquette?

RAOUL.

Elle est là avec son auteur, ils travaillent.

CLOTILDE, à Victorine.

Voulez-vous une tasse de chocolat, madame?

VICTORINE.

Avec plaisir, madame.

CLOTILDE, à part, en la servant.

Hou! la mauvaise femme!

VICTORINE.

Vous dites, madame?

CLOTILDE.

Rien, madame.

Entrent Riquette et Champcourtier.

CHAMPCOURTIER, à Riquette.

Cela va, n'est-ce pas, cela va, maintenant?

RIQUETTE.

Attendez... laissez-moi lire encore une fois... (Elle relit.) Eh bien, non, cela ne va pas.

CHAMPCOURTIER.

Ah! permettez... Certainement vous avez du talent, beaucoup de talent... mais enfin vous n'êtes que mon interprète... je suis l'auteur; moi, je suis homme du monde, avec cela, je suis du cercle, et quand je dis qu'une chose est bien...

RIQUETTE.

J'en fais juge monsieur... (Elle montre Raoul.) Vous aussi,

mesdames, je vous en fais juges... Voici une femme... Hortense... qui est enchantée de la conduite de son amant... ou de son mari, comme vous voudrez... Elle lui déclare qu'il n'aura pas lieu de s'en repentir et qu'elle se montrera reconnaissante... Cela veut dire, je suppose, que lorsque la nuit... (Se reprenant.) que lorsque le moment sera venu de prouver cette reconnaissance...

VICTORINE, pudique.

Oh! non.

CHAMPCOURTIER.

Si fait, ma chérie, ça veut dire ça. .

RIQUETTE, s'emballant peu à peu.

Et elle l'aime, cet amant... ou ce mari, elle l'adore... Là-dessus vous lui faites dire des phrases longues d'une aune... Si j'aimais quelqu'un, moi, si ce quelqu'un venait de me sacrifier une rivale, et si je voulais lui faire entendre qu'il n'aura pas à s'en repentir... Ah! je ne sais pas ce que je ferais, je ne sais pas ce que je dirais... Je ne suis pas l'auteur, je ne suis que l'interprète... mais je sais bien que si je promettais, moi, ce que votre Hortense promet dans la pièce... Ah! (Elle fait claquer ses doigts.) il ne s'ennuierait pas, Adhémar.

RAOUL, à part.

C'est pour moi qu'elle dit ça, c'est pour moi.

CHAMPCOURTIER.

Je vois ce qu'il faut.

CLOTILDE, donnant une tasse de chocolat à Riquette.

Êtes-vous bien sûre... ?

CHAMPCOURTIER.

Parfaitement, mais je ne peux pas écrire ça tout seul. J'ai besoin de ma femme...

RAOUL.

Oh!

CHAMPCOURTIER.

Viens-tu, trésor?...

VICTORINE.

Mais...

CHAMPCOURTIER.

Oui, toutes les fois que je me trouve en présence d'une difficulté, j'ai l'habitude... (A Victorine.) Tu ne viens pas?

VICTORINE.

Mais, mon ami...

CHAMPCOURTIER.

Tu n'es pas complaisante... Moi, quand tu m'as demandé vingt mille francs de plus, je ne me suis pas tant fait tirer l'oreille... Je t'ai répondu tout de suite que je te les donnerais... si tu étais gentille...

VICTORINE.

Vraiment, tu me les donneras?...

CHAMPCOURTIER.

Mais oui.

VICTORINE, bas, en passant près de Raoul.

J'abrégerai, n'ayez pas peur.

RAOUL, à part.

C'est égal, pour une âme délicate!...

Victorine entre avec son mari dans le cabinet de Raoul.

RIQUETTE, à Raoul.

C'est seulement pour lui faire prendre des poses gracieuses... ça le met en verve, il me l'a dit...

RAOUL.

A la bonne heure; mais on n'a pas idée de venir faire ces choses-là chez des étrangers... (Riquette remonte vers Clotilde.) S'il croit que c'est en s'y prenant de cette façon-là qu'il me fera préférer sa femme!... (Entre un domestique, il va vers Clotilde.) Madame la baronne, il y a là un employé de M. Belloir... Il a appris que madame la baronne doit faire jouer la comédie.

CLOTILDE.

Il ne perd pas de temps, M. Belloir...

RIQUETTE.

Cela ne fait rien, allez voir ce que veut cet employé. (Avec un regard d'intelligence.) Allez-y, vous me ferez plaisir.

CLOTILDE.

C'est bien, j'y vais...

Elle sort avec le domestique.

SCÈNE XIII

RIQUETTE, RAOUL.

RAOUL.

Voilà le moment de la reprendre, cette fameuse conversation.

RIQUETTE.

Eh bien! reprenons-la, puisque c'est le moment.

RAOUL.

Tout à l'heure, quand vous avez fait comme ça avec vos doigts... et quand vous avez dit qu'Adhémar ne s'ennuierait pas... c'était pour moi, n'est-ce pas?

RIQUETTE.

J'espérais que vous ne vous en seriez pas aperçu.

RAOUL.

Quand peut-on vous voir chez vous?

RIQUETTE.

Pour quoi faire?

RAOUL.

Mais... pour vous remercier...

RIQUETTE.

Chez moi, l'on ne peut guère me voir chez moi... Il y a

toujours un tas de monde, des auteurs, des camarades, des gens qui viennent pour des tournées...

RAOUL.

Vous ne pouvez pas fermer votre porte ?

RIQUETTE.

C'est bien difficile... Mais voyons, vous... vous ne me ferez pas croire qu'un homme comme vous n'a pas, dans quelque coin de Paris, un entresol mystérieux...

RAOUL.

Si fait, j'en ai un.

RIQUETTE, d'un air indifférent.

Où ça ?

RAOUL.

Où ça ?

RIQUETTE.

Oui !

RAOUL.

Je vous le dirai dans quelques jours.

RIQUETTE.

Bon, mais dans quelques jours, qui sait si je voudrai encore y aller dans votre entresol ?... Après cela, peut-être ne tenez-vous pas...

RAOUL, sincère.

Oh si ! quant à cela, oh si !

RIQUETTE, câline.

Eh bien, dites...

RAOUL.

Je vous le dirai demain...

RIQUETTE.

Pourquoi pas aujourd'hui !

RAOUL.

Aujourd'hui !

RIQUETTE, plus que câline.

Vous voulez pas dire... pourquoi vous voulez pas dire ?

RAOUL, après une lutte assez longue.

Peux pas... ai donné ma parole.

RIQUETTE.

Ah !

Elle remonte.

RAOUL, à part, en montrant la porte de son cabinet.

Et puis, depuis que je sais que l'autre est là, enfermée avec son mari... J'ai pour elle un mépris, une haine... et c'est plus fort que l'amour, ça, c'est encore plus fort !...

Entre Clotilde.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, CLOTILDE, puis VICTORINE et CHAMPCOURTIER.

RIQUETTE, allant à Clotilde.

Il a résisté, le misérable... il m'a dit qu'il avait donné sa parole ...

CLOTILDE.

Nous sommes perdues alors, s'il a donné sa parole !

RIQUETTE.

Eh non, nous ne sommes pas perdues... on n'est jamais perdu.

Raoul est près de la porte du cabinet. Entre Victorine.

VICTORINE, à Raoul.

Ça n'a pas été long, je lui ai conseillé de mettre la scène en deux mots.

RAOUL, bas.

33, rue des Bassins.

VICTORINE.

Hé !

RAOUL.

C'est l'adresse pour le rendez-vous de ce soir.

VICTORINE.

Ah ! bien, rue des Bassins ?

RAOUL.

Trente-trois.

Champcourtier vient d'entrer à son tour. Victorine et Raoul lui tournent le dos, ils ne le voient pas, par conséquent.

CHAMPCOURTIER, en passant.

33, rue des Bassins, c'est à Passy.

RIQUETTE.

Vous avez dit ?

CHAMPCOURTIER.

Ç'a eté involontaire... ma femme et ce cher baron par-

laient de la rue des Bassins, je pensais à autre chose... alors, machinalement, j'ai dit : « 33, rue des Bassins, c'est à Passy. »

RIQUETTE.

Rue des Bassins... la mère Berlandet. (Bas, à Clotilde.) J'y serai, à leur rendez-vous, j'y serai, n'ayez pas peur, et nous sommes sauvées, au lieu d'être perdues.

CHAMPCOURTIER.

Eh bien, répétons-nous ? Je pense que maintenant nous pourrons aller jusqu'au duo...

RIQUETTE.

Je vous demande pardon, il va être cinq heures, et j'ai prévenu madame qu'il me serait impossible... mais nous ne tarderons pas à reprendre... (A Clotilde.) Madame. (A Raoul.) Monsieur !...

RAOUL, avec une poignée de mains éloquente.

Mademoiselle...

RIQUETTE, à Victorine.

Madame... mon cher auteur, voulez-vous m'aider ?

VICTORINE.

Je vous emmène, vous savez, je vous emmène dans ma voiture.

RIQUETTE.

Je vous remercie, madame... j'ai la mienne ; à bientôt, mon auteur !

Salutations, départ de Riquette.

ACTE TROISIÈME

Une chambre dans l'appartement de la rue des Bassins, à Passy. — Des fleurs partout. — Sur une table, un souper préparé.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME BERLANDET, puis RAOUL.

MADAME BERLANDET, allant et venant.

Les instructions de mademoiselle Riquette sont très claires... Attendre que son baron vienne ; quand il sera venu, lui faire croire qu'il est adoré, et, finalement, le décider à s'en aller... C'est on ne peut plus clair... (Se rapprochant de la table sur laquelle est servi le souper.) Pendant qu'elle y était, mademoiselle Riquette aurait bien pu me dire si j'avais le droit de toucher au souper. (Prenant une assiette sur laquelle on a dressé une pyramide de fruits.) C'est bête, cette façon d'arranger les fruits... Si l'on en prend un, tout dégringole... il n'y a pas moyen, alors...

RAOUL, il est entré sans faire de bruit.

Comment, quelqu'un ?

MADAME BERLANDET, remettant l'assiette.

Oh!

RAOUL.

C'est madame Berlandet, mon aimable propriétaire... Je croyais que la porte était condamnée et que vous ne deviez jamais entrer.

MADAME BERLANDET.

Je vais vous dire... La porte est condamnée de ce côté, mais elle ne l'est pas de mon côté à moi... Alors, comme j'avais envie de voir comment vous aviez fait arranger l'appartement...

RAOUL.

Vous êtes venue?

MADAME BERLANDET.

Je suis venue... Et puis, il est encore de bonne heure, et je ne m'attendais guère à avoir le plaisir...

RAOUL, regardant autour de lui.

Je tenais, moi aussi, à voir comment les gens que j'ai envoyés avaient arrangé... Voilà pourquoi je suis venu un peu plus tôt.

MADAME BERLANDET.

Vous êtes content, j'aime à croire...

RAOUL, continuant son examen.

Je ne suis pas trop mécontent de la fleuriste, mais je trouve que le tapissier aurait pu faire mieux...

MADAME BERLANDET.

Ça, c'est bien sûr qu'il aurait pu faire mieux; il est

incontestable que chez mademoiselle Riquette, par exemple...

RAOUL.

Vous connaissez mademoiselle Riquette ?

MADAME BERLANDET.

Certainement, puisque je suis sa manicure... Est-ce que je ne vous ai pas dit que j'étais manicure?

RAOUL.

Si fait, vous m'avez dit que vous étiez manicure, mais vous ne m'avez pas dit que vous étiez la manicure de mademoiselle Riquette.

MADAME BERLANDET.

Je la suis ; j'ai sa photographie chez moi, avec une phrase aimable : « A la mère Berlandet, hommage... »

RAOUL.

Vous la connaissez beaucoup, mademoiselle...

MADAME BERLANDET.

Je la connais pas mal.

RAOUL.

Une gentille personne, n'est-ce pas ?

MADAME BERLANDET.

Elle a ses jours... depuis quelque temps, elle est absolument insupportable.

RAOUL.

Qu'est-ce que vous dites là?

MADAME BERLANDET.

Je sais d'où ça vient... Elle est amoureuse, voyez-vous...

mais amoureuse!... J'ai vu bien des amoureuses dans ma vie, maïs je n'en ai jamais vu d'aussi embêtante...

RAOUL.

Amoureuse de qui, savez-vous?

MADAME BERLANDET.

Je sais qu'il est baron.

RAOUL.

Baron de quoi?... C'est le nom que je vous demande.

MADAME BERLANDET.

Attendez donc... Baron de... baron d'Ar... d'Arnay-la-Hutte... C'est cela, baron d'Arnay-la-Hutte!

RAOUL, transporté.

Ah!

MADAME BERLANDET.

Eh bien! qué n'avons, donc?

RAOUL.

Rien... Vous êtes sûre qu'elle est amoureuse... Elle vous l'a dit?

MADAME BERLANDET.

Non, mais c'est égal...

RAOUL.

A quoi, alors, vous êtes-vous aperçue?...

MADAME BERLANDET.

A un tas de petites choses...

RAOUL.

Contez-moi donc ça!

MADAME BERLANDET.

Ça vous amuse?

RAOUL.

Oui.

MADAME BERLANDET, prenant un fruit sur l'assiette.

Vous direz que c'est vous, pas vrai?

RAOUL, à part.

Elle me mange dans la main, ça devait arriver.

MADAME BERLANDET.

Je pourrais vous en raconter pendant des heures... Ainsi, tenez, l'autre jour... elle était sur sa chaise longue... je lui avais pris les mains, comme ceci... tenez... (Elle prend les mains de Raoul.) et nous écoutions bavarder deux ou trois comédiennes qui étaient venues la voir... (Machinalement, elle commence à faire les mains de Raoul.) Il s'agissait tout justement, dans la conversation, de dire quel était l'homme qui avait le plus de chic de Paris... L'une nommait celui-ci, l'autre nommait celui-là... « Et le baron d'Arnay-la-Hutte! » s'est écriée mademoiselle Riquette, n'y pouvant plus tenir... « Qu'est-ce que vous en faites donc, du baron d'Arnay-la-Hutte? »

RAOUL.

Elle a dit ça... vous êtes sûre?

MADAME BERLANDET.

Et si vous l'aviez vue... c'était un lion... Mais, dites-moi, vous vous faites faire les mains par votre concierge, habituellement?

RAOUL.

Non, c'est moi-même. Est-ce que vous n'avez pas autre chose à me raconter à propos de mademoiselle Riquette?

MADAME BERLANDET.

Mais si, si!... Mais est-ce que je ne pourrais pas d'abord savoir au juste qui vous êtes... Je ne vous connais pas, moi, et je parle, je parle... J'ai peut-être tort.

RAOUL.

Je suis le baron d'Arnay-la-Hutte.

MADAME BERLANDET.

Répétez, pour voir!...

RAOUL.

Je suis le baron d'Arnay-la-Hutte.

MADAME BERLANDET.

Pas possible!

RAOUL.

Comment, pas possible!

MADAME BERLANDET.

Faites excuse... C'est la première fois que je vois un homme aussi aimé que ça!

RAOUL, avec indulgence.

Eh bien! Croyez-vous maintenant pouvoir me parler de mademoiselle Riquette?

MADAME BERLANDET.

Certes oui... D'autant plus que je ne vous ai pas encore dit sa plus grosse folie.

RAOUL.

Dîtes-la.

MADAME BERLANDET.

Elle a appris aujourd'hui même, comment, je n'en sais rien... Elle a appris que vous aimez une autre femme.

RAOUL.

L'aimé-je vraiment ?

MADAME BERLANDET.

« C'est comme cela ? a-t-elle déclaré. Eh bien, puisqu'il en aime une autre, je vais partir!... » Et tout à l'heure, à minuit, elle va prendre le train.

RAOUL.

Quel train ?

MADAME BERLANDET.

Je ne sais pas.

RAOUL.

Comment, vous ne savez pas...

MADAME BERLANDET.

Non, je ne sais pas... je peux vous dire qu'elle va prendre le train parce que ça, je le sais, mais je ne peux pas vous dire quel train elle va prendre, parce que ça, je ne le sais pas.

RAOUL.

Mais je ne veux pas, moi... elle n'a pas compris... Elle a eu tort de désespérer... il est vrai qu'aujourd'hui je ne pouvais pas... mais plus tard... mais demain, c'était elle... Savez-vous ce que vous allez faire ?

MADAME BERLANDET.

Je vais faire ma couverture, parce que voilà qu'il s'en va sur les onze heures.

RAOUL.

Non, vous n'allez pas faire votre couverture, vous allez courir chez mademoiselle Riquette.

MADAME BERLANDET.

Et elle me flanquera à la porte pour m'apprendre à me mêler de ce qui ne me regarde pas... il n'y a qu'une personne capable de l'empêcher de partir... Il n'y en a qu'une, vous m'entendez bien ?... et cette personne, c'est vous.

RAOUL.

Moi ?

MADAME BERLANDET.

Vous !

RAOUL.

Mais, je ne peux pas, j'attends ici... Voyons... j'ai ma voiture... il n'est que dix heures et demie... la jolie madame Champcourtier ne viendra certainement pas avant onze heures... j'ai le temps d'aller et de revenir...

MADAME BERLANDET.

Moi, à votre place, je me tâterais, mais je me tâterais vite... si vous devez y aller, il est inutile de perdre du temps à vous demander si vous irez ou si vous n'irez pas.

RAOUL.

Vous avez parfaitement raison ; j'y vais.

Il sort.

SCÈNE II

MADAME BERLANDET.

Et allez donc !... J'espère que mademoiselle Riquette sera contente de moi... Est-elle gentille, mademoiselle Riquette !... en me demandant de l'aider, elle a pris soin de me dire qu'il s'agissait d'une bonne action... Elle a tenu à rassurer ma conscience... c'était inutile... ce qu'elle me demandait, je l'aurais fait pour le seul plaisir de lui être agréable, mais c'est égal, j'ai été flattée... (On frappe à la porte trois coups un peu espacés.) C'est elle...

Elle va ouvrir. Entre Riquette.

SCÈNE III

RIQUETTE, MADAME BERLANDET.

RIQUETTE.

Bonsoir, Berlandet.

MADAME BERLANDET.

Bonsoir, mademoiselle... Il vient de partir, il est chez vous.

RIQUETTE.

Oui, je l'ai rencontré : je n'ai eu que le temps de me rejeter au fond de ma voiture.

MADAME BERLANDET.

Il va revenir.

RIQUETTE.

Ma femme de chambre a des instructions... Elle le retiendra assez longtemps pour que... pour que l'autre ait le temps d'arriver ici et d'en repartir avant qu'il soit revenu.

Elle ôte son manteau. Madame Berlandet voit sa toilette

MADAME BERLANDET.

Pristi ! Vous ne voulez pas qu'il en réchappe ?...

RIQUETTE.

Je suis gentille, hé ?

MADAME BERLANDET.

Et c'est pour une bonne action ; juge un peu si c'était..

RIQUETTE, regardant son manteau.

Tiens, qu'est-ce qu'il y a ?

MADAME BERLANDET.

Ce n'est rien... c'est décousu... je ferai un point tout à l'heure.

RIQUETTE.

J'aurai à donner un signal... oui, à une personne qui sera là, en face, dans une voiture... J'ai dit que je soulèverais un rideau... Cela suffira ?

MADAME BERLANDET.

Parfaitement, la chambre étant éclairée.

RIQUETTE.

Tu as causé avec mon amoureux ?

MADAME BERLANDET.

Oui.

RIQUETTE.

Il est pris, n'est-ce pas, il est bien pris ?

MADAME BERLANDET.

Je vous en réponds... Entre nous, je ne le crois pas de la force de quarante chevaux.

RIQUETTE.

Il y a très peu d'hommes qui soient de la force de quarante...

MADAME BERLANDET.

Ça, c'est vrai...

RIQUETTE.

Il est un peu bêbête... (En riant.) Je ne pense pas cependant qu'il l'ait été assez pour répondre ce que tu nous as raconté.

MADAME BERLANDET.

Qu'est ce que je vous ai raconté ?...

RIQUETTE.

Cette phrase qu'il aurait dite quand on lui a annoncé qu'il était le fils du comte Briquet.

MADAME BERLANDET.

Vous n'y croyez pas, à la phrase ?

RIQUETTE.

Non.

MADAME BERLANDET.

Vous avez tort, elle est historique... Et la preuve qu'elle est historique, c'est ce qui lui est arrivé depuis... Il a été amoureux autrefois d'une très jolie personne qui danse à l'Opéra... après lui avoir fait la cour, il obtient enfin la permission de la reconduire chez elle... il arrive et se trouve en face d'un magnifique portrait du comte Briquet... « Qu'est-ce que c'est que ça ? » demande-t-il. — « Ça, c'est papa », répond-elle...

RIQUETTE.

Oh !

MADAME BERLANDET.

Comme je vous le dis... ce pauvre baron n'a pas demandé son reste, il est parti comme si le diable l'avait emporté... Mais, faut être juste, il a fait dire à la jeune personne que si jamais elle se trouvait dans l'embarras, elle pouvait compter sur lui... aujourd'hui et toujours... Faut croire que c'était un gaillard, ce comte Briquet.

RIQUETTE.

Oui... mon père à moi le connaissait et il m'en a parlé en effet comme d'un... Il me semble qu'une voiture vient de s'arrêter...

MADAME BERLANDET.

Oui, un fiacre.

RIQUETTE.

Vite, Berlandet, rentre dans ta chambre... je puis avoir besoin de toi...

MADAME BERLANDET, emportant le manteau de Riquette.

Si vous avez besoin de moi, vous n'aurez qu'à frapper ; mais faudra frapper fort ; je suis bien capable de m'endormir.

Madame Berlandet sort. Riquette se cache ou, du moins, se dissimule derrière un paravent. Entre Victorine.

SCÈNE IV

VICTORINE, RIQUETTE.

VICTORINE.

Raoul... Eh bien, Raoul, où êtes-vous ?... Je ne me suis pas trompée, j'aime à croire. Me voyez-vous tombant dans le sein d'une famille...

RIQUETTE, paraissant.

Non, madame, vous ne vous êtes pas trompée.

VICTORINE.

Mademoiselle Riquette !

RIQUETTE.

Mon Dieu, oui.

VICTORINE, pas troublée du tout. Les deux femmes doivent être gaies pendant toute la scène.

J'avais dit que désormais nous serions inséparables... je vois avec plaisir que vous avez pris la phrase au sérieux... je vous avouerai cependant que je ne m'attendais pas à vous trouver...

RIQUETTE.

Je vais en deux mots vous faire comprendre...

VICTORINE.

Ne vous donnez pas la peine... je crois savoir... Tout à l'heure, pendant cette répétition, j'ai remarqué certaines choses...

RIQUETTE.

Ah ! vous avez remarqué...

VICTORINE.

Oui... dès lors il n'était pas bien difficile de deviner. Vous me faites l'honneur d'être ma rivale?...

RIQUETTE.

Oh! l'honneur est pour moi.

VICTORINE.

Vous aimez?...

RIQUETTE.

Je l'adore!...

VICTORINE.

Ce n'est pas gentil, vous savez, de la part d'une amie...

RIQUETTE.

Que voulez-vous?... C'est que mon amour était antérieur...

VICTORINE.

Puis-je vous demander dans quelle intention vous êtes venue?...

RIQUETTE.

Parfaitement... Je suis venue ici pour vous prier de me céder la place.

VICTORINE.

Rien que cela?

RIQUETTE.

Pas autre chose.

VICTORINE.

Il y a une petite difficulté...

RIQUETTE.

On tâchera d'en venir à bout...

VICTORINE.

La difficulté, c'est que moi aussi j'aime Raoul.

RIQUETTE.

Oh! pardon... moi je n'ai pas dit : Raoul!... Je ne me serais pas permis.

VICTORINE.

Je commençais à l'aimer un peu moins... on se dit tout, n'est-ce pas, entre amies... mais, depuis que vous prétendez me le disputer...

RIQUETTE.

Ça vous ranime!

VICTORINE.

Oui!

RIQUETTE.

Ça fait presque toujours cet effet-là.

VICTORINE.

Et je crois bien que maintenant je l'aime autant qu'il est possible d'aimer.

RIQUETTE.

Alors?

VICTORINE.

Alors, je ne m'en vais pas, je reste... (Elle laisse tomber son manteau et s'assied.) Vous voyez, je reste.

RIQUETTE, après un petit silence.

Je puis, moi, me permettre bien des choses...

VICTORINE.

Et moi donc!

RIQUETTE.

Si demain, par exemple, on lit dans les journaux qu'une femme du meilleur monde et une comédienne, courant toutes les deux après un de nos clubmen les plus en vue, se sont trouvées nez à nez dans une maison perdue de Passy... je ne risquerai pas grand'chose, moi... on saura qu'il s'agit de mademoiselle Riquette... Et puis après... quelques-uns s'étonneront peut-être, car ce n'est pas beaucoup dans mes habitudes, ces choses-là.

VICTORINE.

Ah! ce n'est pas...

RIQUETTE.

Non!... Quand on aura fini de s'étonner, on dira : « Cette

Riquette, elle est impayable!... » et ce sera tout. Mais il n'en sera peut-être pas de même pour vous... vous avez un mari, vous... c'est à considérer...

VICTORINE.

Je crois bien que c'est à considérer!... d'autant plus que c'est lui qui a toute la fortune...

RIQUETTE.

Vous voyez bien.

VICTORINE.

Et je le connais... il n'est pas bête au fond... Je suis bien sûre que si j'avais le malheur de me faire pincer, il trouverait moyen de me laisser sans un sou.

RIQUETTE.

Oh!

VICTORINE.

Sans un sou, ma chère!... tout serait à recommencer.

RIQUETTE.

Et cela ne vous fait pas peur?

VICTORINE.

Cela me fait une peur atroce... mais, vous savez, quand on aime...

RIQUETTE.

Vous l'aimez tant que ça!

VICTORINE.

Je l'adore, comme vous disiez tout à l'heure... je l'adore!... Et puis, il y a autre chose.

RIQUETTE.

Qu'est-ce qu'il y a encore, bon Dieu ?

VICTORINE.

Telle que vous me voyez, j'ai la maladie à la mode... Je crève d'ennui; alors, quand j'ai la chance de me trouver dans une situation un peu scabreuse... Vous m'accorderez bien que celle dans laquelle nous nous trouvons est un peu...

RIQUETTE.

Oh! par le temps qui court!...

VICTORINE.

C'est vrai, mais c'est égal, elle est tout de même un peu... et c'est pour cela qu'au lieu de chercher à en sortir, j'y reste, au contraire... j'y reste avec obstination... pour voir ce qui arrivera... (Prêtant l'oreille.) Une voiture... elle s'arrête...

RIQUETTE.

C'est Raoul; je ne croyais pas qu'il reviendrait si vite...

VICTORINE.

Raoul!... Eh bien! nous allons voir laquelle de nous deux...

On entend au dehors la voix de Champcourtier.

CHAMPCOURTIER, sans paraître.

Il n'y a donc pas de concierge, dans cette maison?

VICTORINE.

Mon mari!

RIQUETTE.

Venez, n'ayez pas peur... (Elle court à la porte de Berlandet.) Berlandet, Berlandet, ouvrez!

VICTORINE.

Berlandet! Berlandet!

(La porte de Berlandet ne s'ouvre pas.)

CHAMPCOURTIER, au dehors.

C'est insupportable!

RIQUETTE.

Venez!

Elle l'entraîne dans la chambre, derrière le paravent.

SCÈNE V

CHAMPCOURTIER, RIQUETTE
et VICTORINE, cachées.

CHAMPCOURTIER.

Ça y est!... un salon... douteux... et le manteau de ma femme qui traîne sur les coussins... Il n'y a pas à dire ça y est... Je me disais aussi que j'avais tort de venir... Je me le disais tout le long du chemin... et j'allais tout de même... le besoin de savoir... d'être sûr... Je suis bien avancé, maintenant! D'abord, il va falloir que je me batte... Ce n'est pas que j'aie peur... je suis médecin... je ne tire pas trop mal... je veux dire... d'ailleurs, je suis le mari... il sera obligé de me ménager... Ça, ce n'est rien... ce qui est grave, c'est que ça va se savoir... Il est même probable que ça va se savoir assez vite... Non, mais vous figurez-vous après cela,

vous figurez-vous ma rentrée au cercle?... la tête des valets de pied, d'abord... et puis les poignées de main des camarades... et les phrases de condoléance. « Eh bien, ma pauvre vieille... ça ne nous empêchera pas de faire notre piquet, au moins?... » Et ma pièce à laquelle je ne pensais plus?... ma pièce... je vais être obligé de la retirer... On croira peut-être qu'elle n'était pas bonne... et que c'est un prétexte que j'ai inventé pour pouvoir... Et la représentation, qu'est-ce qu'elle va devenir? Ils n'avaient que ça!... Voilà de ces choses auxquelles les femmes ne pensent pas... elles vont... elles vont... (Dérangeant la draperie du fond.) C'est désagréable, il n'y a pas à dire, c'est très désagréable... Je vous le demande, là... pour un homme comme moi, pour un homme qui a de la fortune, des relations, une bonne table, pour un homme qui est du cercle enfin, est-ce qu'il ne devrait pas être convenu que ces choses-là n'ont aucune importance... Au lieu de ça!... Et nous nous vantons d'être des gens civilisés!... Que nous sommes loin encore!... Si je m'en allais, tout bonnement? Non, puisque j'ai fait la bêtise de venir... Je suis contrarié comme tout!

RIQUETTE, paraissant.

Eh bien? qu'est-ce que vous faites là?... C'est indiscret, vous savez?

CHAMPCOURTIER.

Riquette!

RIQUETTE.

C'est très indiscret de venir comme ça! Vous êtes chez moi, ici... et certainement, si je m'attendais à voir quelqu'un, ce n'était pas...

CHAMPCOURTIER.

Moi non plus, je ne m'attendais pas...

RIQUETTE.

Qui donc pensiez-vous rencontrer?

CHAMPCOURTIER.

Qui?... Ma femme, tout simplement.

RIQUETTE.

Je ne comprends pas.

CHAMPCOURTIER.

Ma femme, à qui le baron d'Arnay-la-Hutte indiquait tout bas cette maison... 33, rue des Bassins... ce qui m'a fait supposer qu'elle pourrait y venir... ma femme, à qui appartient ce manteau que j'ai trouvé là... ce qui me fait supposer qu'elle est venue.

RIQUETTE.

Ce manteau?

CHAMPCOURTIER.

Vous ne me direz pas qu'il est venu là tout seul, ce manteau?

RIQUETTE.

Non, je ne vous dirai pas... Asseyez-vous donc... Savez-vous une chose?

CHAMPCOURTIER.

Pardieu! oui, j'en sais une, et je vous donne mon billet que j'aimerais mieux ne pas la savoir...

RIQUETTE.

Vous ne m'entendez pas; je vous dis : Savez-vous une chose? jamais maintenant je n'admettrai que ce qu'on appelle une preuve puisse prouver que ce soit...

CHAMPCOURTIER.

Eh ! qu'est-ce que cela me fait que vous admettiez ou que vous n'admettiez pas ?...

RIQUETTE.

Tout ce que vous dites se tient parfaitement. Vous entendez les paroles prononcées par le baron... vous venez dans la maison désignée... vous y trouvez ce manteau, cela vous fait croire que votre femme est coupable...

CHAMPCOURTIER.

En effet, cela me fait croire...

RIQUETTE.

C'est bien naturel ; tout autre, à votre place, le croirait peut-être comme vous... mais supposez que ce n'est pas vous qui êtes jaloux, supposez que c'est votre femme qui est jalouse et qui croit que vous la trompez...

CHAMPCOURTIER.

Plaît-il ?

RIQUETTE.

Que vous la trompez avec moi... Elle se fait indiquer par le baron cet appartement... dans lequel elle sait que je viens quelquefois... Elle y arrive, elle m'y trouve... Cinq minutes plus tard, elle vous y voit arriver à votre tour... Elle nous croit coupables, naturellement. Vous et moi savons bien que nous ne le sommes pas... Nos deux histoires sont également vraisemblables... seulement, il n'y en a qu'une qui soit vraie, et c'est la mienne.

Victorine qui, jusque-là, avait été entièrement cachée, écarte le paravent et se montre.

CHAMPCOURTIER, abasourdi.

Voyons... voyons... qu'est-ce que vous me racontez là !

Ma femme serait jalouse de vous?... Et pourquoi serait-elle jalouse?

RIQUETTE.

Oh! quant à cela...

CHAMPCOURTIER.

Doucement... allez doucement, je vous prie... Vous ne voulez pas m'étourdir, n'est-ce pas? Vous voulez me convaincre...

RIQUETTE.

J'irai aussi doucement que vous voudrez... Vous me demandez pourquoi votre femme serait jalouse de moi?

CHAMPCOURTIER.

Oui!

RIQUETTE.

Il y a mille raisons... Si je n'étais pas la modestie même, je vous répondrais d'abord que les femmes sont assez volontiers jalouses de moi, même quand elles n'ont pas de motifs...

CHAMPCOURTIER.

Allez doucement!

RIQUETTE.

La vôtre en a... Cette pièce que vous avez faite... *le Piston d'Hortense*... Ne peut-elle pas supposer que c'est pour vous rapprocher de moi? ... La promptitude que j'ai mise à m'en occuper.. elle en accuse probablement l'intérêt que je vous porte... (Avec un peu d'émotion.) intérêt très réel, d'ailleurs...

VICTORINE, *à part, sans quitter son paravent.*

Réponds à cela, réponds...

CHAMPCOURTIER, *un peu ému, lui aussi.*

Soit... mais ces paroles du baron... 33, rue des Bassins, à Passy...

RIQUETTE.

Il n'a pas dit : « à Passy... » c'est vous qui avez dit...

CHAMPCOURTIER.

C'est vrai ; je pensais à autre chose...

RIQUETTE.

Rien de plus facile que de les expliquer, ces paroles. Votre femme nous soupçonnait... elle voulait connaître la maison dans laquelle je donne mes rendez-vous... elle a eu l'habileté de se faire dire l'adresse par le baron qui la savait.

CHAMPCOURTIER.

Ah! le baron?...

RIQUETTE.

C'est lui que j'attends...

CHAMPCOURTIER.

Si cela était prouvé, tout serait prouvé, mais...

RIQUETTE.

Quoi encore?...

CHAMPCOURTIER.

Comment se fait-il que ma femme ait pensé que si je la trompais avec vous, ce serait tout justement ce soir...

RIQUETTE.

L'absurdité du prétexte que vous avez pris en la quittant...

CHAMPCOURTIER.

Le copiste ?...

RIQUETTE, à part.

Je ne le lui fais pas dire... (Haut.) Ce copiste chez qui vous allez à dix heures du soir... Votre femme s'est dit : « Ça n'est pas vrai, il ne va pas chez son copiste. . il va retrouver mademoiselle Riquette. » Et, comme elle savait l'adresse, elle est venue...

CHAMPCOURTIER.

Elle est venue...

RIQUETTE.

Sans doute... puisque vous avez trouvé son manteau... Il n'est pas venu tout seul, ce manteau...

VICTORINE, à part.

Quelle amie ! cette Riquette ! Quelle amie !

CHAMPCOURTIER.

Eh bien, ma parole d'honneur, je voudrais qu'il n'y eût pas un mot de vrai dans ce que vous dites !... pour l'amour de l'art, je le voudrais !

RIQUETTE.

Vous ne me croyez pas ?

CHAMPCOURTIER, sans arrière-pensée.

Eh ! si, je vous crois, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement... Ma femme est ici, alors ?....

RIQUETTE.

Oui, elle est ici... elle nous a écoutés... je n'ai pas voulu qu'elle se montrât avant d'être bien convaincue de votre innocence et de la mienne.

CHAMPCOURTIER.

Eh bien ! maintenant qu'elle est convaincue de mon innocence... elle peut venir...

RIQUETTE.

La voici !

Un petit silence.

CHAMPCOURTIER, à sa femme.

Je crois inutile de te demander si mademoiselle Riquette a bien dit la vérité...

VICTORINE.

Elle l'a dite, mon ami.

CHAMPCOURTIER.

Tu as eu tort de me soupçonner... ce matin même, j'ai déclaré devant mademoiselle Riquette que, pour rien au monde, je ne te tromperais...

RIQUETTE.

Ça c'est vrai, il l'a dit...

VICTORINE.

Que veux-tu ? j'étais folle !... (Champcourtier va prendre le manteau de sa femme. Celle-ci alors s'approche de Riquette, et tout bas.) Vous pouvez me demander ce que vous voudrez, vous, vous savez...

RIQUETTE, bas.

Je ne vous demanderai qu'une chose... Jurez-moi que jamais vous ne reverrez le baron...

VICTORINE, bas.

Je le jure... foi d'honnête fille !...

CHAMPCOURTIER, revenant avec le manteau.

Je pense, trésor, que ce que nous avons de mieux à faire est de rentrer chez nous...

VICTORINE.

Comme tu voudras, mon chat...

On entend une voiture, cette voiture s'arrête.

RIQUETTE.

Cette fois, c'est Raoul.

Victorine fait un pas pour aller vers le paravent.

CHAMPCOURTIER.

C'était vrai, décidément ! Allons-nous-en, ma chère amie, nous sommes de trop ici...

VICTORINE.

C'est mon avis... mais je voudrais bien ne pas rencontrer...

RIQUETTE, à Victorine qui continue son mouvement de sortie.

Non... non... sortez par ici. Vite, Berlandet, ouvrez !

VICTORINE.

A charge de revanche !

RIQUETTE.

Merci !

CHAMPCOURTIER.

Tâchez de vous débarrasser du baron.

RIQUETTE.

Eh !

CHAMPCOURTIER.

Je n'ai pas le temps de vous dire autre chose, tâchez de vous débarrasser... (La porte de madame Berlandet s'ouvre. Victorine sort. Champcourtier va sortir, mais la porte se referme; au même moment, entre Raoul par la porte d'entrée.) Je vous demande pardon, cher ami... quelques observations à faire à mademoiselle Riquette à propos du *Piston d'Hortense*... j'ai cru pouvoir... mais je ne voudrais pas abuser... (Frappant à la porte de madame Berlandet.) Berlandet, je vous en prie...

La porte s'ouvre de nouveau et Champcourtier sort.

SCÈNE VI

RAOUL, RIQUETTE.

RAOUL.

Ah çà ! mais elle est insupportable, cette porte !...

Il pousse deux ou trois meubles devant la porte.

RIQUETTE, à part.

J'ai rempli la moitié de ma tâche... il ne me reste qu'à le faire renoncer à moi.

RAOUL.

Là... j'espère maintenant que vous allez m'expliquer... Comment se fait-il, d'abord, que je vous trouve ici, au lieu de...

RIQUETTE.

Je l'ai renvoyée, l'autre, et j'ai joliment bien fait de la renvoyer!... son mari vous aurait surpris... Heureusement, j'étais là, j'ai tout arrangé ; il est reparti sans se douter de rien.

RAOUL.

Comment avez-vous pu faire?

RIQUETTE, *provocante.*

Vous tenez à avoir des détails?...

RAOUL.

Non, au fait, ça prendrait du temps... Riquette...

RIQUETTE.

Raoul! (*A part.*) Comment vais-je m'y prendre pour le décider à renoncer?...

RAOUL.

Qu'est-ce que vous dites?

RIQUETTE.

Rien. Vous ne regrettez pas au moins... vous ne regrettez pas de m'avoir trouvée, moi, quand vous en attendiez une autre?...

RAOUL.

Pouvez-vous demander?...

RIQUETTE.

Si vous regrettiez, je n'aurais qu'une chose à faire, m'en aller...

RAOUL.

Mais non, mais non... je ne regrette pas.

RIQUETTE.

Bien sûr? (A part.) Comment vais-je m'y prendre?

RAOUL.

Vous vous souvenez de ce que vous m'avez dit chez moi... que vous veniez vous offrir?...

RIQUETTE, à part

Ça y est, j'ai trouvé! (Haut.) Pardon, vous disiez?

RAOUL.

Je disais : Vous vous souvenez de ce que vous m'avez dit chez moi : que vous veniez vous offrir...

RIQUETTE.

Et vous avez ajouté, vous, qu'après que l'on s'était offerte, il n'y avait plus...

RAOUL.

Dame!

RIQUETTE.

Eh bien... (Souriant.) C'est bon... Mais vous savez, la façon de donner vaut mieux...

RAOUL.

Pas dans le cas dont il s'agit... Dans le cas dont il s'agit, il n'y a pas de façon qui puisse valoir mieux...

RIQUETTE.

Elle peut tout au moins ajouter...

RAOUL.

Ça, c'est possible...

RIQUETTE, s'asseyant.

Venez... (Raoul veut s'asseoir auprès d'elle.) Non, pas là, à mes genoux. (Raoul se met à ses genoux.) C'est vous qui êtes là, c'est bien vous...

RAOUL.

Oui, c'est bien moi, oui...

RIQUETTE.

Tout cela s'est passé si vite... je puis à peine croire à mon bonheur... (Avec emportement, prenant Raoul par les épaules.) Oh! (Plus calme.) Savez-vous ce que je voudrais?

RAOUL.

Non, mais si ça dépend de moi...

RIQUETTE.

Justement, ça dépend de vous... Je voudrais rester là pendant une heure... immobiles... votre main dans la mienne...

RAOUL.

Ah! bien non!

RIQUETTE.

Pourquoi ne voulez-vous pas?

RAOUL.

Voyons, Riquette... raisonnons un peu... bien que ce ne soit guère le moment... Vous m'aimez, n'est-ce pas?... Vous me l'avez dit, vous me l'avez écrit, et, finalement, vous avez trouvé moyen de confisquer à votre profit un rendez-

vous... très demandé. Vous m'aimez, je dois croire que vous m'aimez...

RIQUETTE.

Sans doute...

RAOUL.

Moi aussi, je vous aime.

RIQUETTE.

J'y compte bien.

RAOUL.

Eh bien! Riquette, puisque je vous aime... puisque vous m'aimez... et vous avez joliment raison de m'aimer!... Je me connais bien, allez!... Je ne suis pas très fort, mais je suis très gentil.

RIQUETTE, un peu émue.

Vraiment!

RAOUL.

Oui, je vous assure... lorsque j'aime, je suis gentil tout plein, et je vous aimerai tant, vous verrez!...

Tout en parlant, Raoul essaie d'arriver jusqu'aux lèvres de Riquette.

RIQUETTE.

Non, embrassez-moi là, dans le cou, près des petits cheveux... (A chaque baiser que Raoul lui donne, petit soubresaut de Riquette.) Ah! ah!... (A part, en se relevant brusquement.) Mais c'est qu'il est vraiment gentil, le misérable!... Oh! oh! il est temps d'aviser...

En le repoussant, Riquette l'a presque fait tomber; il reste un instant abasourdi, puis il se relève.

RAOUL.

Riquette!

RIQUETTE.

Laissez-moi, non, non, je ne veux plus... (S'échappant.) Laissez-moi, je vous dis...

RAOUL, la rattrapant.

Mais non, je ne vous laisserai pas, mais non...

RIQUETTE.

De la violence!

RAOUL.

Puisque vous paraissez y tenir...

RIQUETTE, essayant de se dégager.

Nous verrons bien!

RAOUL.

Oh! non... Le ciel a fait l'homme plus fort que la femme... et c'est bien heureux pour la femme... Elle peut, grâce à cela, se donner le plaisir de résister tout à son aise... Elle est bien sûre que, malgré sa résistance...

RIQUETTE, se dégageant et courant se réfugier derrière une table, derrière un pouf.

Eh oui, le ciel a fait l'homme plus fort que la femme... mais il a fait la femme plus maligne que l'homme.

RAOUL.

Vous voilà bien fière!... Je finirai bien par vous attraper!

RIQUETTE.

Oh! mais non, vous ne m'attraperez pas... oh! mais non... (Mêmes mouvements que ceux de deux enfants qui se poursuivent, en jouant dans un salon. Raoul s'élance, mais Riquette court plus vite que lui et se trouve à la place qu'il vient de quitter.) C'est manqué, mon ami... (Nouvelle tentative de Raoul.) Encore manqué!

RAOUL, finissant par la saisir.

Et cette fois, est-ce manqué?... Je te tiens, cette fois...

RIQUETTE.

Raoul, je vous en prie...

RAOUL.

Non, petite Riquette, non... je t'aime trop, vois-tu... Tu es trop gentille... il y a en toi un charme, et en même temps une distinction...

RIQUETTE.

Ça, c'est de naissance... ça me vient de papa... vous ne savez pas qui c'est, papa?

RAOUL.

Non, et ça m'est égal...

RIQUETTE.

Vous ne le savez pas?

RAOUL.

Non, je te dis, et ça m'est égal... Riquette, ma petite Riquette adorée...

RIQUETTE.

Papa... c'est le comte Briquet!

RAOUL.

Vous êtes la fille du comte?...

RIQUETTE.

Oui! Je suis la fille du comte Briquet, tout le monde sait ça!

RAOUL, à part.

Encore !... C'est assommant, à la fin!... il n'y a donc plus moyen de parler à une femme sans qu'elle soit la fille...

Il va ôter les meubles qu'il a entassés devant la porte de Berlandet.

RIQUETTE, à la fenêtre.

La voiture est là ? oui... Je crois que maintenant je puis donner le signal.

RAOUL, à part, après s'être versé un verre d'eau.

C'est ma sœur ! (Haut.) Je vous demande pardon, mademoiselle... Vous auriez tort de m'en vouloir... Je vous assure que vous auriez tort... vous pouvez compter sur moi, aujourd'hui et toujours... tout ce que je pourrai faire pour vous être agréable. (On sonne violemment.) Quelqu'un ! tant mieux !

SCÈNE VII

LES MÊMES, CHAMPCOURTIER.

CHAMPCOURTIER.

Eh ! baron ! votre femme !... elle monte derrière moi...

RAOUL.

Ma femme !

CHAMPCOURTIER.

Elle était en bas, dans un fiacre !

RAOUL, allant à la porte du fond.

Eh ! qu'elle vienne ! qu'elle vienne !

RIQUETTE, frappant à la porte de madame Berlandet.

Berlandet ! Mon manteau !

Entre Clotilde.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CLOTILDE, puis MADAME BERLANDET.

CLOTILDE.

Vous allez peut-être m'en vouloir, mon ami.

RAOUL.

T'en vouloir de quoi ?... d'être venue me surprendre ?... Tu as bien fait... je t'aime... je ne veux aimer, je n'aime que toi...

CHAMPCOURTIER.

Il en a, de l'aplomb !

RAOUL.

Emmène-moi, je t'en prie, emmène-moi tout de suite.

CLOTILDE.

Je ne demande pas mieux... Où est ton chapeau ?

RAOUL.

Qu'est-ce que j'ai fait de mon chapeau ? (A Champcourtier.) Vous n'avez pas vu mon chapeau ?

CLOTILDE, elle s'approche de Riquette pendant que Raoul, Champcourtier et madame Berlandet cherchent le chapeau derrière tous les meubles.

Merci, ma cousine.

RIQUETTE.

J'ai fait de mon mieux, madame.

CLOTILDE.

Ne dites pas « madame... »

RIQUETTE.

J'ai fait de mon mieux, ma cousine.

RAOUL, à Riquette.

Aujourd'hui et toujours, vous n'oublierez pas. (A sa femme.) Allons-nous-en, maintenant, allons-nous-en sans regarder en arrière.

Ils sortent.

MADAME BERLANDET.

Et le souper ?

RIQUETTE.

Tu le mangeras, le souper...

CHAMPCOURTIER, qui pendant ces répliques a aidé Riquette à mettre son manteau.

Ma femme est rentrée... elle n'a plus de soupçons, ma femme... Si vous le voulez, nous pouvons partir ensemble...

RIQUETTE.

Parfaitement, vous me conduirez au cercle... j'ai promis à Gaston d'aller le prendre.

CHAMPCOURTIER.

Encore un !

RIQUETTE, riant.

Je suis comme ça, moi !

CHAMPCOURTIER.

Elle est impayable, cette Riquette !

FIN

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 19108-10-96. — (Encre Lorilleux).